



Proteste

Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante

Décembre 2021



DOSSIER

L'ÂGISME : UN ENJEU NATIONAL

S'INFORMER

Quand la biodiversité diminue, on fait de l'élevage viral
Page 6

GRAINE DE SEL

Trop âgé pour être vrai
Page 8

FÉDÉRATION

« On ne ressort pas d'une rencontre comme on y est entré »
Page 25

PORTRAIT

Margaux Chouraqui, auteure et réalisatrice, fondatrice de la chaîne « Les Temps Qui Courent »
Page 28

ÉDITO P. 2

ACTUALITÉS P. 3

En bref

Espace MLK : l'Église en colocation
Brigitte Martin

Exode Aventures : un nouveau jeu
pour la famille et la catéchèse
Brigitte Raymond

Adhérents

Une nouvelle présidente
pour le Diaconat de Bordeaux P. 4

Maison de santé protestante -
hôpital des armées : un rapprochement inédit P. 5
Brigitte Martin

S'INFORMER P. 6

Quand la biodiversité diminue,
on fait de l'élevage viral
Didier Sicard

Le théâtre pour faciliter
l'apprentissage du français
Sophie de Croutte

GRAINE DE SEL P. 8

Trop âgé pour être vrai
Brice Deymié

DOSSIER : L'ÂGISME : UN ENJEU NATIONAL P. 9

Introduction
Frédéric de Coninck

« Être vieux, c'est être jeune
depuis plus longtemps que les autres » P. 11
Denis Malherbe

Un âge pour vivre, un âge pour mourir P. 12
Valérie Pereira

Âgisme au travail : les seniors stigmatisés P. 13
Anne-Marie Guilleminard

Âgisme, communication et dignité P. 14
Laurence Rosier

Un établissement pour des adultes handicapés
vieillissants et leurs parents P. 16
Nicolas Marichal

Trois questions à Audrey Dufeu P. 17
Brigitte Martin

Jeunes et discriminés P. 18
Nathanaël Mion

Quand le grand âge bouscule la prison P. 19
Brice Deymié

Le bénévolat n'est pas une question d'âge P. 20
Brigitte Martin

Trop jeunes, trop vieux,
ils résistent au diktat de l'âge P. 21
Claudine, Antoine et Jean

L'âge : un critère vital pour
les « jeunes en danger » P. 22
Marion Rouillard

Réanimation : l'âge n'est pas
un facteur limitant d'admission P. 23
Olivier Jonquet

Bulletin d'abonnement à *Proteste*

VIE DE LA FÉDÉRATION P. 24

« On ne ressent pas d'une rencontre
comme on y est entré » P. 25
Laure Miquel

Voici la cuisine de mes pays :
bien plus qu'un livre de recettes P. 26
Damaris Hege

EN RÉGION P. 26

Un restaurant social à Nîmes
Marie Orcl

CULTURE P. 27

PORTRAIT P. 28

Margaux Chouraqui,
auteure et réalisatrice, fondatrice de la chaîne
« Les Temps Qui Courent »
Brigitte Martin

éditorial

Jean Fontanieu,
secrétaire général de la FEP



Regard sur nos aînés: comment sortir de l'impasse ?

Au détour de la pandémie, quelques discours ont été prononcés sur le thème « *paralyser un pays pour quelques personnes âgées qui, inéluctablement, vont bientôt mourir... la grippe tue chaque année des milliers de personnes et on n'en fait pas tout un plat...* ». S'ajoute à ceux-là le propos technocratique sur le « *coût exponentiel du secteur du quatrième âge* », évalué du point de vue des soins ou du temps passé par les (plus) jeunes générations à s'occuper de leurs parents (temps perdu car « improductif » ou non passé à consommer). Un autre regard négatif est posé sur les personnes âgées dépendantes quand leur image rebute et effraie...

Stop ! Il est urgent d'inverser la tendance ; urgent d'ouvrir un débat national pour accorder à nos aînés la place qui leur est due ; urgent de dégager les budgets nécessaires à leur digne prise en charge ; urgent de redonner leur place, au sein des familles, à ceux qui façonnent notre imaginaire par la valeur de leur expérience, participent à la cohésion sociale et à la construction de notre avenir...

La propension à user de stéréotypes âgistes dans nos références sociales (considérer la vie en fonction de l'âge et non pas de la personne) est une catastrophe qui ouvre la voie à la ségrégation, la hiérarchisation et l'exclusion. L'âgisme engendre pour les jeunes une pression insupportable en

matière d'études et de réussite, et pour les seniors en activité la crainte de la sanction couperet du licenciement ou du chômage de longue durée...

Comment en sommes-nous arrivés là ? Pourquoi avoir négligé le passé (nos aînés) et tout misé sur l'avenir (les jeunes), au risque de renier nos origines ? Probablement parce que le mythe de la jeunesse, attisé par les marchands de biens, occupe les espaces publicitaire, médiatique, social.

Nous avons essayé, dans ce dossier dédié aux discriminations liées à l'âge, de nous attacher à l'humanité inhérente à toute vie, même la plus fragile ; de montrer combien les professionnels qui travaillent auprès de personnes âgées sont heureux de la mission qu'ils accomplissent ; de témoigner la considération qu'ils méritent à nos aînés et de les remercier pour ce qu'ils nous ont légué. Il y va de notre fidélité et de notre mémoire.

Quand notre vivre-ensemble s'inscrit dans la grande échelle du temps, accordant à chacun sa juste place, nous pourrions enfin regarder l'avenir avec sérénité.

Puissent ces temps de Noël permettre à toutes les générations de se retrouver et d'honorer ceux qui ont tant travaillé hier pour faire advenir aujourd'hui !

Jean Fontanieu

Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante - www.fep.asso.fr - 47, rue de Clichy 75009 Paris - Tél. 01 48 74 50 11 - Fax 01 48 74 04 52 - ISSN : 1637-5971. Directrice de la publication : Isabelle Richard. Directeur de la rédaction : Jean Fontanieu. Rédaction en chef : Brigitte Martin. Membres du comité de rédaction : Florence Dausant-Perrard, Nadine Davous, Brice Deymié, Taïeb Ferradji, Didier Sicard, Denis Malherbe, Marion Rouillard. Relecture : Florence Collin. Photos : Assemblée nationale, Antoine Falais, Julien Hélaine, Istock, 123rf, La Cimade, Geoffroy Lasne/ Apprentis d'Auteuil, © MSPB, Passerelles et Compétences, Karine Sicard Bouvatier. Maquette : Studio Marnat. Imprimeur : Marnat. Prix au numéro : 9,50 €.

actualités

Espace MLK : l'Église en colocation

L'espace Martin-Luther-King, inauguré à Créteil, ressemble davantage à un palais des congrès qu'à une église. De fait, le bâtiment de six mille mètres carrés n'est pas une église. Même si la *megachurch* Martin-Luther-King squatte les lieux.

L'Église, de confession protestante et évangélique, est à l'origine du projet. Elle rassemble plus de deux mille fidèles au culte – et quarante-trois mille abonnés, non moins fidèles, sur sa chaîne YouTube. Ils sont de vingt nationalités mais ont « *tous la même couleur dans notre cœur, celle de la grâce de Dieu manifestée en Jésus-Christ* », écrit Ivan Carlier sur le site de MLK. Agrégé d'économie, le quadra inspiré a déserté les classes en 2004 pour devenir pasteur de la communauté.

L'espace MLK dispose d'un terrain de sport, d'une aire de jeux, d'espaces aménageables, d'une crèche, d'un

restaurant et d'un immense auditorium de mille places, doté d'écrans géants à trois cent soixante degrés. Il fait office de salle de culte le dimanche et de salle de concerts, conférences, séminaires ou expositions en semaine. Car si l'Église occupe la place le week-end, et quelques créneaux en soirées, l'espace MLK accueille le reste du temps entreprises, particuliers et associations. Les lieux sont désacralisés et la colocation est un succès.

La Fondation du Protestantisme est propriétaire du superbe complexe. Le projet a coûté vingt-deux millions d'euros, dont trois octroyés par les pouvoirs publics et les collectivités locales et trois par MLK. Un montage financier séduisant : l'avenir de l'Église serait-il dans des espaces partagés ? Pour Isabelle Richard,



présidente de la FEP, « *cet exemple est inspirant, car il prouve que nos Églises peuvent changer de culture et sortir de "l'entre-soi" ; une évolution incontournable aujourd'hui pour être visibles et audibles par nos contemporains et témoigner du message de l'Évangile dans une société déchristianisée* ». ■

Brigitte Martin



Pendant le confinement, mes petits-enfants n'avaient plus de temps de catéchèse au temple. Leurs parents m'ont sollicitée pour que j' imagine un moment que nous pourrions passer ensemble, après le culte, en visioconférence.

Ce fut l'occasion pour moi de réfléchir à ce que je voulais transmettre de ma foi et partager avec eux. J'ai cherché des propositions interactives compatibles avec les âges et les contraintes techniques. J'ai d'abord enregistré des

Exode Aventures : un nouveau jeu pour la famille et la catéchèse

podcasts, à partir de textes bibliques, que nous visionnions ensemble le dimanche. Au fil des semaines, l'audience familiale et extra-familiale de nos rendez-vous dominicaux s'est élargie. Puis j'ai imaginé des jeux, m'inspirant de classiques du genre – jeu de l'oie, Mille Bornes, Memory – que j'ai réalisés de manière artisanale. Encouragée par les miens, j'ai choisi d'éditer l'un d'eux : *Exodes Aventures*.

Le texte biblique de l'Exode est difficile à aborder, avec sa violence et ses rebondissements. Pourtant, il révèle l'omniprésence de Dieu et nous invite à lui faire confiance dans toutes les étapes de notre vie. C'est ce message que j'ai voulu communiquer aux enfants à travers ce jeu, un message bienvenu pendant la période d'incertitude que nous vivons.

Voici donc *Exodes Aventures*¹, pour jouer en famille ou dans le cadre d'activités catéchétiques. Plusieurs niveaux de jeu et exploitations pédagogiques sont possibles en fonction de l'âge, de la maturité et de la connaissance biblique des enfants, du simple parcours de jeu à la narration des événements (grâce au guide de lecture), jusqu'à la découverte du texte biblique.

Le récit de l'Exode dépasse les frontières confessionnelles pour affirmer la présence de Dieu dans chacun de nos voyages. Jetez les dés, jouez... et faites confiance ! ■

Brigitte Raymond

¹ *Exode Aventures* est disponible au prix de 30 € dans les librairies La Procure et Jean Calvin à Paris, Oberlin à Strasbourg et sur le site www.exodeaventures.com

Une nouvelle présidente pour le Diaconat de Bordeaux



Christiane Iribarren
est la nouvelle présidente
du Diaconat de Bordeaux.

La Société de bienfaisance, ancêtre du Diaconat de Bordeaux, a été créée en 1805 par l'Église réformée de la ville et reconnue d'utilité publique en 1906. Aujourd'hui, le Diaconat vient en aide aux personnes en situation de détresse, sans distinction de religion, d'origine, d'idéologie ou de nationalité. Christiane Iribarren, sa nouvelle présidente, nourrit des projets ambitieux.

Quand Christiane Iribarren s'est installée à Pessac en banlieue bordelaise en 1988, en compagnie de son époux et de ses deux garçons, elle s'est immédiatement rapprochée de la paroisse de Mérignac, qui rassemble la communauté du secteur nord-ouest de l'Église réformée de Bordeaux. Malgré un emploi accaparant (Christiane, diplômée en finances, comptabilité et gestion, travaillait alors dans l'industrie), la jeune femme est entrée comme trésorière dans le conseil presbytéral où elle a, par la suite, occupé le poste de présidente.

Au fil des années, les engagements locaux, régionaux et nationaux se sont enchaînés, souvent concomitants : membre du conseil régional puis du conseil national de l'Église protestante unie de France, trésorière de la Fondation du protestantisme, membre du conseil d'administration et vice-présidente du Diaconat de Bordeaux... Christiane Iribarren a été active sur bien des fronts.

Lorsqu'elle a pris sa retraite, en 2016, on lui a proposé la présidence du Diaconat de Bordeaux, mais elle a refusé. Le poste requérait un gros investissement de temps, et elle avait encore de trop nombreux engagements. *« Lorsque je travaillais, j'avais aussi des impératifs familiaux et occupais plusieurs postes de responsabilités au sein de l'Église ; j'ai alors beaucoup regretté de ne pas pouvoir faire davantage pour les associations. Je ne voulais pas revivre pareilles frustrations. »*

Si Christiane Iribarren a accepté cet été de prendre la tête du Diaconat

de Bordeaux, c'est parce qu'elle s'est libérée de ses multiples responsabilités, et qu'elle peut désormais se consacrer entièrement à l'association. Le Diaconat a connu une évolution extrêmement rapide depuis deux ans, à laquelle la Covid n'est pas étrangère. Très régulièrement sollicité par Bordeaux Métropole pour des accueils d'urgence, il a besoin d'être restructuré.

La présidente – avec le conseil d'administration, dont elle souligne l'engagement – s'y attelle. *« On est vraiment une grosse asso, on a cent cinquante salariés à temps plein, un budget de treize millions d'euros, 30 % de progression en deux ans... Pour tenir le coup, il faut qu'on étoffe notre encadrement, qu'on revoie notre organisation. »* À moyen terme, le Diaconat de Bordeaux doit aussi trouver un successeur à son directeur qui devrait prendre sa retraite en 2023.

La nouvelle présidente projette de se lancer dans une vaste campagne pour trouver des donateurs susceptibles de soutenir le Diaconat, qui n'a pas de fonds propres. Mais elle veut également s'impliquer sur le terrain, aller à la rencontre des salariés et des innombrables bénévoles, de tous horizons, qui s'investissent quotidiennement dans ses établissements.

La bienveillance, la gentillesse, l'amour du prochain, le travail en équipe sont des valeurs protestantes historiques du Diaconat que Christiane Iribarren revendique haut et fort. Celle qui croit résolument en l'homme et en l'humanité prône aussi le bon sens.

Il faut prendre du recul et solliciter des conseils avant de se lancer. Une résolution que la nouvelle présidente a tenue au moment de prendre ses fonctions, en s'appuyant sur « le formidable investissement et l'expérience irremplaçable des équipes du Diaconat et de son directeur ». ■

Maison de santé protestante - hôpital des armées : un rapprochement inédit

Fondation à but non lucratif créée en 1863, la maison de santé protestante de Bordeaux-Bagatelle (MSPB) opère un rapprochement inédit avec son voisin, l'hôpital d'instruction des armées Robert-Picqué. Le regroupement d'un établissement de santé privé d'intérêt collectif et d'un hôpital militaire est sans précédent en France.

Le nouvel ensemble hospitalier civil et militaire BAHIA¹ est une première dans le paysage national. Le rapprochement des deux institutions sur le site de la maison de santé s'est fait naturellement, par la conjonction de deux volontés communes, explique Gabriel Marly, président de la Fondation Bagatelle : « Nos établissements sont à six cents mètres l'un de l'autre, nous avons toujours entretenu des relations de confiance, de grande qualité et très efficaces. »

À la fin des années 2000, la maison de santé cherche un partenaire pour assurer sa pérennité. Dans le même temps, le projet du service de santé des armées « SSA 2020 » préconise un rapprochement pour quatre hôpitaux militaires dont celui de Bordeaux. En 2012, un accord de groupement de coopération sanitaire (GCS) est signé entre la MSPB et l'hôpital d'instruction des armées Robert-Picqué, « pour officialiser, sur le papier, des années de collaboration et d'échanges en matière d'activités sanitaires ; nous avons décidé d'unir nos avenir », indique Gabriel Marly.

Si le président affiche pareil enthousiasme, c'est que les deux structures ont, contre toute attente, des valeurs communes. La MSPB participe au service public hospitalier, comme l'hôpital Robert-Picqué, rappelle Gabriel Marly. Le président évoque aussi « un engagement viscéral, un sacerdoce partagé » au service



Vue d'artiste du futur ensemble hospitalier civil et militaire BAHIA qui proposera une offre de soins très complète avec quatre cent cinquante lits.

de l'intérêt général. Suivent la qualité des soins, la conformité des objectifs, la complémentarité des savoir-faire et la proximité des équipes, confirmée, si besoin était, au plus fort de la pandémie... Autre point de convergence identifié : l'exercice exclusif en secteur 1, « nous sommes de la même famille, parmi les rares hôpitaux de la région à offrir des soins sans dépassement d'honoraires ».

Les deux cultures s'enrichissent de leurs apports mutuels : quand la maison de santé pratique notamment les courts séjours et la chirurgie ambulatoire, l'hôpital d'instruction des armées assure les urgences et la réanimation. BAHIA proposera une offre de soins très complète (la deuxième du territoire derrière le CHU). Pour autant, chacun conservera son identité, témoin le papier à en-tête de BAHIA où cohabitent la croix huguenote et le drapeau tricolore. Les équipes de BAHIA assureront les visites médicales et les soins aux personnels militaires au sein de nouveaux espaces parfaitement adaptés.

Si 80 % des effectifs seront civils et 20 % militaires, « aux yeux du public, il n'y aura qu'une seule structure, avec

des équipes mixtes : les patients ne sauront pas s'ils ont affaire à un médecin militaire ou civil », précise Gabriel Marly. Des patients qui s'avèrent d'ores et déjà largement satisfaits par le premier bâtiment de 5 000 m², dédié aux consultations, qui assure depuis son ouverture environ six cents rendez-vous chaque jour. Le second bâtiment de 17 000 m² devrait sortir de terre courant 2024. Le projet a pris du retard, « faute d'antécédent, il a fallu inventer des lois », et la Covid est passée par là.

La Fondation Bagatelle, qui a aussi des pôles médico-sociaux (Ehpad, SSIAD²), sociaux (crèche, centre socioculturel) et de formation (école d'infirmières et d'aide-soignants), aura la possibilité de collaborer, près de son site Bagatelle, avec un nouvel établissement de la fondation John-BOST dédié à l'accueil et aux soins de personnes en situation de handicap. « Nous avons des connexions étroites entre nous, nous partageons les mêmes valeurs issues du protestantisme », se réjouit Gabriel Marly. ■

Brigitte Martin

1 BAHIA, pour Bagatelle hôpital instruction des armées.

2 Services de soins infirmiers à domicile.

Quand la biodiversité diminue, on fait de l'élevage viral



L'histoire du coronavirus, c'est celle de la rencontre entre un virus et un milieu épidémiologique favorable. Le virus est un peu comme une pièce de monnaie, il n'a pas de valeur intrinsèque, seulement un potentiel d'achat. Son marché ? Huit milliards d'hommes qui constituent une cible particulièrement accueillante parce qu'ils aiment se rassembler. Un Graal pour le virus ! Car sans hôte, le virus n'est rien.

Il y a bientôt un siècle, le virus du sida est sorti de la forêt, au Congo. Les hommes ont défriché et planté des arbres fruitiers. Les chauves-souris, porteuses de virus, se sont régallées. En déposant leur salive sur les fruits, elles ont infecté les singes. Dans les années 1945-1950, le virus est passé silencieusement du singe à l'homme. D'abord dans des villages isolés. Sans grand tapage. Puis, quand de grands ports ont été construits en Afrique, le virus a trouvé un terrain propice pour se développer. Et s'expatrier. Avec le virus Ebola, ce fut le même scénario. Les infections virales partent toujours de la

forêt primaire. Les contacts de l'homme avec les chauves-souris existent depuis des milliers d'années. Il en existe plus de mille espèces ; elles représentent un tiers de la population mondiale des mammifères. Leur écosystème est extraordinairement corrélé à la façon dont on exploite les forêts. Elles ont une très grande capacité immunitaire et sont de véritables réservoirs à coronavirus. En 2003, des chauves-souris ont été vendues sur les marchés en Chine et ont contaminé des civettes et des furets avec le SRAS-CoV-1. Sa gravité paradoxale (mortalité de 15 %) et la rareté des formes asymptomatiques ont conduit les humains à se protéger de la contamination alors que le SRAS-CoV-2, par la fréquence des formes asymptomatiques, rend la contamination silencieuse et invisible.

En 2019, en Chine, 90 % des deux cents millions de porcs élevés dans le pays sont morts à cause d'un myxovirus. Les Chinois ont cherché un succédané. On a assisté à un afflux énorme d'animaux sauvages sur les marchés. Selon toute probabilité, il y a eu au même moment

de gigantesques banquets pour fêter l'année du Rat. La Covid-19 a découvert un boulevard et s'y est engouffrée.

L'exploitation de la forêt primaire fait émerger les virus et réduit la biodiversité. Ce faisant, elle restreint le nombre d'espèces culs-de-sac épidémiologiques. Lorsque le virus évolue au milieu d'une multitude d'espèces et qu'il en contamine une, ce n'est pas dramatique. Mais s'il n'y a qu'une seule espèce, et qu'elle est réceptive et nombreuse, le virus va se propager en un clin d'œil. La biodiversité n'est pas un concept philosophique abstrait, réservé aux doux rêveurs, mais un sujet grave. Elle a un rôle protecteur essentiel. Quand la biodiversité diminue, on fait de l'élevage viral.

Aujourd'hui, on pratique un élevage intensif spécialisé qui menace l'homme et ouvre la voie aux virus. La Commission européenne exige des conditions d'hygiène rigoureuses mais c'est l'interdiction de l'élevage industrialisé qu'il faudrait décréter. On découvre à retardement que maintenir la biodiversité est fondamental. La médecine a pensé que l'avenir dépendait de sa capacité à prescrire des traitements. Si elle avait travaillé en synergie de réflexion avec les vétérinaires, les éthologistes et tous les spécialistes du monde vivant, elle aurait pu anticiper. Aujourd'hui, la médecine humaine arrive comme les carabiniers, après la bataille, et elle n'aura pas le dernier mot. ■

Didier Sicard,
*médecin, ancien président
du Comité national consultatif d'éthique.*

Quand la nature est trop contrainte par l'homme, elle peut faire des écarts dangereux... et si le traitement que la société inflige aux pauvres, aux exclus, aux petits, se révélait demain comme une pratique qui la mène à sa perte ?

Jean Fontanieu

Le théâtre pour faciliter l'apprentissage du français

L'apprentissage du français est un défi de taille pour tous ceux dont les traditions, l'alphabet, l'écriture, l'instruction... sont tellement éloignés de notre culture. Et plus encore quand le grand livre de la vie est déjà bien avancé.

De nombreuses méthodes sont utilisées pour apprendre le français. Il y a les classiques avec papier, crayon, listes de mots, livres et cahiers... Et d'autres, moins classiques, par le jeu ou le théâtre. J'ai eu la chance de participer à une journée de stage « Le français sur les planches », animée par François-Xavier Lagarde. Passionné et doté d'un enthousiasme communicatif, le formateur enseigne le FLE (français langue étrangère) depuis plus de vingt ans à des enfants et des adultes. Les uns sont dans des unités pédagogiques pour élèves allophones arrivants (UPE2A), au collège, les autres dans des centres d'accueil de demandeurs d'asile ou des associations. Lorsque les personnes en attente de régularisation obtiennent un statut de réfugiés ou une protection subsidiaire, l'OFII¹ leur dispense des cours de français obligatoires, de cent à six cents heures en fonction de leur niveau.

Pour François-Xavier Lagarde (FX pour les intimes), la répétition est la clé de la réussite ; trois mille répétitions d'un mot ou d'une phrase sont nécessaires pour qu'ils soient assimilés. Le prof a mis au point une méthode pédagogique innovante pour apprendre le français autrement, à travers de petites saynètes : chaque mot – ou syllabe – est associé à une frappe aléatoire sur un point du corps. Les gestes sont très vite assimilés par les apprenants. Si un mot n'est pas adjoint au geste, l'apprenant le repérera rapidement. Et retrouvera le mot manquant. L'association du geste à la parole fixe en soi les mots.

C'est une méthode dynamique et ludique. Elle incite à écouter l'autre, à sans cesse essayer de se mettre à son niveau pour le comprendre. Pour élaborer le scénario d'une saynète et la rejouer, il faut que les apprenants s'approprient la situation. Une situation toujours ancrée dans leur quotidien. François-Xavier Lagarde souligne l'importance de l'encouragement et de la valorisation. L'originalité de ces stages de « français sur les planches » est qu'ils s'adressent non seulement aux demandeurs d'asile mais également aux bénévoles

“
L'association du geste à la parole fixe en soi les mots.”

qui se chargent de leur enseigner le français. Ils peuvent intégrer la méthode dans leur propre enseignement. Pour cette raison, la Fédération de l'Entraide protestante a décidé d'offrir un stage d'une semaine (plus deux jours de consolidation, quelques mois plus tard) aux collectifs d'accueil et aux personnes migrantes venues par les Couloirs humanitaires. Il arrive que des bénévoles d'autres associations participent à ces formations ; de nouvelles relations se créent, de nouveaux liens se tissent. Tous les bénévoles partagent le même objectif : aider ces nouveaux arrivants à s'intégrer, au mieux, dans leur terre d'asile. ■

Sophie de Croutte,
responsable de la plateforme protestante pour l'accueil des réfugiés.

Les mots des bénévoles

Je suis très satisfaite de ce stage, j'ai trouvé la méthode interactive, dynamique et joyeuse, chacun parle. Une découverte pour moi !

J'avais déjà pratiqué la plupart de ces techniques, accessoirement en classe d'anglais, mais je n'avais jamais pris conscience de l'importance de la valorisation à ce point-là.

La technique du vis-à-vis m'a vraiment intéressée. J'ai découvert l'importance de la répétition et l'aspect corporel de la méthode.



Adb Elhadi apprend à réserver un billet de train, avec François-Xavier Lagarde dans le rôle du guichetier.

¹ Office français de l'immigration et de l'intégration.

Graine de sel

Abraham a quatre-vingt-dix-neuf ans lorsque Dieu promet de multiplier sa descendance (Gen 17.1-2).
Velázquez, *Abraham et les trois anges*, 1750.



Trop âgé pour être vrai

Dans la Bible, et particulièrement dans le livre de la Genèse, on trouve des personnages qui ont une longévité exceptionnelle. Le chapitre cinq de la Genèse relate la généalogie d'Adam jusqu'à Noé. Adam vécut neuf cent trente ans ; un de ses fils, Seth, neuf cent douze ans. Le personnage qui a vécu le plus longtemps est Mathusalem qui mourut à neuf cent soixante-neuf ans. Noé, quant à lui, atteignit neuf cent cinquante ans.

À partir de Noé, et donc du Déluge, les choses vont changer. Dieu s'aperçoit que l'homme n'est fait que de chair, donc corruptible, et il décide que son souffle de vie ne restera qu'au maximum cent vingt ans dans l'homme et la femme. Pourquoi, dès lors, ce récit monotone de la naissance et de la mort des patriarches ? Pourquoi cette longue litanie d'existences hors norme dont on ne perçoit pas la raison d'être ?

De nombreuses pages ont été écrites pour tenter de justifier ces textes et ne laisser personne croire que la Bible peut receler, en son sein, des récits mythologiques. Aucune explication n'est cependant satisfaisante et l'on prête aux auteurs de cette généalogie des intentions pseudoscientifiques qui ne devaient pas du tout s'inscrire dans leurs préoccupations.

Cette généalogie matérialise une rupture entre le temps de la création et le temps du Déluge. Noé, le dernier ancêtre mythologique, entre dans l'arche pour en ressortir cent cinquante jours plus tard et inaugurer une nouvelle ère sur Terre. L'ancienne création a été totalement anéantie et Dieu conclut une alliance avec Noé : il promet qu'il ne détruira plus la Terre et s'accommodera dorénavant des errements et de la méchanceté des humains. Dans les

récits de création bibliques, il y a donc deux ruptures : la première, lorsqu'Adam et Ève sont chassés du jardin d'Éden, et la seconde, lorsque Dieu décide d'anéantir l'humanité à cause du mal en l'engloutissant sous l'eau.

En cela, les récits bibliques se rapprochent beaucoup des autres récits mythologiques babyloniens, égyptiens ou chinois qui détaillent plusieurs époques de l'humanité, la première étant toujours la meilleure. Les livres des Hindous enseignent que, dans les premiers âges du monde, l'homme était exempt de maladie. Dans son poème *Les Travaux et les Jours*, le poète grec Hésiode (VIII^e siècle av. J.-C.) décrit cette première période, qu'il nomme l'âge d'or : « *Sous le règne de Saturne qui commandait dans le ciel, les mortels vivaient comme les dieux, ils étaient libres d'inquiétude, de travaux et de souffrance.* »

La mythologie biblique a un côté beaucoup moins fantastique que celles des autres civilisations et l'extraordinaire est nommé, sans emphase, dans une morne liste d'ancêtres : « [...] *La totalité des jours d'Enosh fut de neuf cent cinq ans ; puis il mourut* » (Gen 5.8). Abraham et Sarah auront un enfant alors qu'ils étaient « *avancés en âge* » ; au début du Nouveau Testament, Zacharie et Élisabeth porteront eux aussi un enfant

dans leur vieillesse, Jean-Baptiste ; puis Marie enfantera Jésus alors qu'elle est trop jeune.

Il est bon de lire ces récits sans imaginer qu'il s'agit de rapports factuels. À travers ces personnages s'écrit une autre histoire de l'humanité, qui échappe à la raison et expose le monde au miroir grossissant de ses passions, à la fois dramatiques et pleines d'espoir. ■

Brice Deymié,
pasteur de l'Action chrétienne
en Orient à Beyrouth.

« *Quand Dieu créa les êtres humains, il les fit pour qu'ils soient ceux qui lui ressemblent. Il les créa homme et femme, il les bénit et leur donna le nom d'hommes le jour où ils furent créés. Adam était âgé de cent trente ans quand il eut un fils pour être celui qui lui ressemble, son image. Il lui donna le nom de Seth. Après cela, Adam vécut encore huit cents ans et il eut d'autres enfants. Il mourut à l'âge de neuf cent trente ans.* »

(Gen 5.1-5).

Dossier

Âgisme : de quoi parle-t-on ?

Remontons un tout petit peu dans le temps. Quand le mot d'âgisme est-il apparu ? En 1969, le gérontologue Robert Butler écrit (dans une revue de gérontologie) son fameux article : « Ageism : Another Form of Bigotry ». *Bigotry*, mentionnons-le, n'a pas le même sens que bigoterie en français. Il faut plutôt entendre : « L'âgisme, une nouvelle forme de sectarisme. » C'est la première occurrence du mot.

Pour Butler, il s'agit d'une attitude personnelle, d'un trait psychologique : « une profonde gêne chez les jeunes et les personnes d'âge moyen – une répugnance personnelle et un dégoût envers le vieillissement, la maladie et l'infirmité ; ainsi que la peur de l'impuissance, de l'inutilité et de la mort¹ ». Aujourd'hui encore, lorsque l'on parle de discrimination liée à l'âge (et pas seulement à la vieillesse) on pense à l'attitude d'une personne donnée, ou d'une institution, mais il ne faut

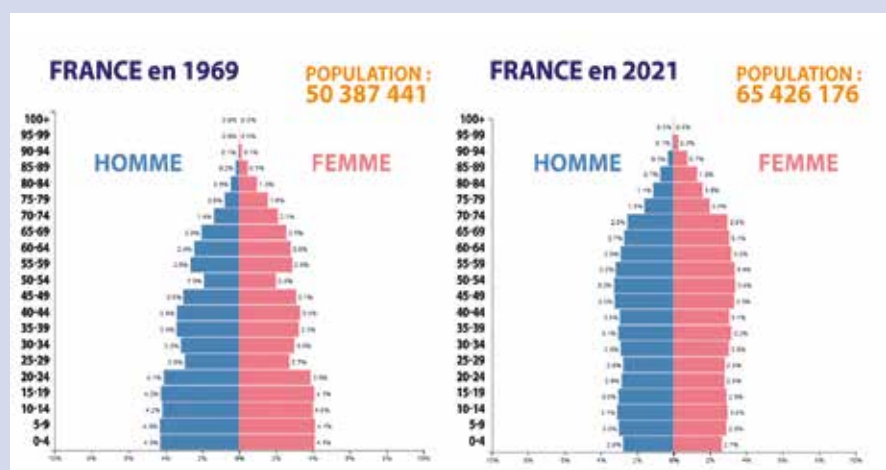
pas oublier que cela se déroule sur l'arrière-fond de mouvements structurels qui engendrent une discrimination de fait, souvent moins visible, mais terriblement efficace.

L'âgisme structurel

Un bref regard sur la pyramide des âges, en France, en 1969 et en 2021, fera comprendre ce que je veux dire. En 1969, au moment où Butler publie son article, une génération, jeune et nombreuse, arrive à l'âge adulte

dans la plupart des pays riches et elle revendique une place dans la société. Elle porte l'aspiration à un nouveau mode de vie, de manière forte et visible. Elle rejette les choix de la génération de ses parents. À l'époque, on est vieux à quarante ans !

Je trouve assez significatif que le concept d'âgisme émerge au moment où, de toutes parts, les jeunes font une entrée fracassante dans la vie sociale. Ce sont les vieux qui se retrouvent sur la défensive, à ce moment-là.



¹ Passage traduit dans Cornelia Hummel, « Les paradigmes de recherche aux prises avec leurs effets secondaires », *Gérontologie et Société*, n° 102, septembre 2002, p. 42.

Cinquante ans plus tard, les jeunes en question ont vieilli, mais ce sont toujours eux la génération la plus nombreuse, et ils font obstacle à l'entrée sur le marché du travail des nouvelles générations qui subissent de longues phases d'emplois temporaires avant d'accéder à des situations stables.

De ce fait, la ségrégation anti-jeunes est bien plus forte. Par ailleurs, la génération, dite du *baby-boom*, commence à dépasser les soixante-cinq ans et ses retraites coûtent cher aux actifs. On l'accuse, également, d'avoir allègrement dégradé la planète pour satisfaire sa consommation effrénée. Pour ces deux raisons, le racisme anti-vieux s'alimente à d'autres sources que le seul dégoût dont parlait Robert Butler.

Sur les questions d'âge, il faut toujours s'interroger sur les rapports macro-sociaux entre les générations. Elles sont en compétition les unes avec les autres et les stéréotypes se nourrissent de cette compétition. Quelqu'un de mûr aura tendance à prétendre que les (petits) jeunes qui veulent lui prendre sa place manquent d'expérience et que les seniors n'ont plus l'énergie suffisante pour faire le dur travail qu'il accomplit.

Quand les différences deviennent des marqueurs excluants

Le propos n'est pas de dire que, d'un groupe d'âge à un autre, d'une génération à l'autre, les comportements sont tout à fait homogènes. Chacun d'entre nous a été socialisé à une époque précise et, notamment au moment de son passage à l'âge adulte, il a partagé un style musical, un usage des instruments techniques (automobile ou téléphone, par exemple), une approche de la vie politique, particuliers. Il a exprimé sa ferveur au travers d'événements donnés, en se référant à des personnes fétiches qui l'ont impressionné.

Par ailleurs, pour des individus (comme moi) qui ont atteint la soixantaine, il est

évident que l'on ne raisonne pas de la même manière au fil des âges. L'expérience d'avoir été parent, d'avoir exercé des responsabilités collectives, d'avoir traversé différentes situations professionnelles, est formatrice. Voilà pour le plus. Mais il faudrait être bien aveugle pour ne pas se rendre compte que les jeunes ont une vivacité d'esprit et des idées venues d'ailleurs qui nous laissent bouche bée.

Pourquoi nier ces différences ? Elles ne sont en rien un problème. Elles deviennent un problème lorsqu'on en fait des frontières rigides, des excuses pour construire un « entre-soi » excluant. Il est facile d'imaginer que les autres (plus jeunes ou plus vieux) ne peuvent pas nous comprendre, ne peuvent pas partager tel ou tel projet et, pour ces raisons, de les

“

Les stéréotypes liés à l'âge sont auto-réalisateurs : quelqu'un qui est réputé irresponsable le devient.

”

laisser de côté. Or, quand on s'interroge sérieusement sur ces préjugés, on se rend compte qu'ils sont largement infondés. Tout un chacun a beaucoup plus de capacités qu'on ne l'imagine à aller à la rencontre d'une autre culture. Les personnes âgées sont plus dégourdis dans l'usage des outils numériques qu'on ne le pense en général. Les jeunes sont plus ouverts au monde de leurs aînés qu'on ne l'imagine souvent. Si je puis prendre un exemple : la musique jeune d'aujourd'hui n'est pas plus « débile » que la musique yéyé qui a soulé ma jeunesse. Elle aborde les mêmes thèmes, avec un vocabulaire qui n'a pas beaucoup évolué. Quant aux capacités cognitives, on se rend compte qu'il existe des manières diverses d'aborder un problème, notamment en fonction des expériences que l'on a vécues et de l'âge que l'on a, et que croiser ces diverses manières est souvent fécond.

À l'inverse, des études de psychologie sociale ont montré que les stéréotypes liés à l'âge sont autoréalisateurs : quelqu'un qui est réputé irresponsable le devient (et l'on sait, de toute manière, que l'on ne devient responsable qu'en exerçant des responsabilités) ; et quelqu'un dont on anticipe qu'il va

avoir des difficultés pour effectuer une opération en aura. On a fait l'expérience de demander à des personnes âgées de s'entraîner à exécuter une tâche un peu élaborée. Dans un groupe, on laissait faire les personnes, en les encourageant verbalement. Dans un autre groupe, on intervenait pour réaliser la tâche à la place de la personne, lorsqu'elle butait. Dans ce dernier groupe, la performance se dégradait au fil du temps, tandis que dans le groupe où l'on marquait de l'estime et de la confiance à l'égard des personnes, la performance s'améliorait².

Les effets physiques du vieillissement sont, eux aussi, nettement aggravés par la manière dont ils sont investis : la fatigue, la peau ridée, les maladies chroniques sont moins invalidantes si on se persuade que l'on garde toute sa place dans le jeu social. Et, à l'inverse, l'énergie débordante des jeunes donnera sa pleine mesure si on sait l'accueillir avec confiance.

Le regard porté sur l'autre, un facteur décisif

Faut-il rappeler, dans une revue protestante, que la foi que l'on accorde à l'autre change la donne ? Il y a une circulation entre la foi que l'on accorde à Dieu, la confiance qu'il a en nous (« *Lève-toi et marche* ») et la confiance que nous avons en les autres. J'ai eu l'occasion, étant enseignant, de voir les miracles dont étaient capables des étudiants effacés qu'on tirait de l'ombre.

Évidemment, porter attention à l'autre suppose de regarder un peu au-delà de son petit périmètre et d'aimer, peut-être pas nos ennemis, mais des personnes qui nous semblent, au départ, loin de nos référents culturels. Et il y a une richesse incomparable à franchir de telles frontières. ■

Frédéric de Coninck,
sociologue.

² Stéphane Adam, Sven Joubert, Pierre Missotten, « L'âgisme et le jeunisme : conséquences trop méconnues par les cliniciens et chercheurs ! », *Revue de neuropsychologie*, 2013/1 (vol. 5), pp. 4-8.

« Être vieux, c'est être jeune depuis plus longtemps que les autres »



Nombreux sont ceux qui s'imaginent pouvoir vieillir sans devenir vieux.

L'âgisme, c'est cet ensemble diffus de préjugés et de comportements péjoratifs, discriminatoires, voire violents, qui visent les personnes âgées. Dans un monde se rêvant hyperactif, numérique et éternellement jeune, « les vieux » seraient conservateurs, technophobes, incapables de s'adapter aux changements. Avec leurs retraites, leurs maladies chroniques et leur dépendance, ils coûteraient cher à ceux qui travaillent pour financer leurs dépenses sociales.

Plus encore, disposant en moyenne de revenus plus élevés que la moyenne nationale, ils capteraient les richesses au détriment de tous les autres, ces jeunes que, bien sûr, ils n'aimeraient pas. Dans cette vision binaire, être vieux revient à être étranger, au sens de Georg Simmel : un être enfermé dans une catégorie sociale dévalorisée au nom de ses différences, et tenu à l'écart pour faire oublier son appartenance à l'humanité.

Pourtant la vie humaine est coexistence de jeunesse et de vieillesse. Elle est même continuité. Nous sommes tous des personnes âgées et chacun de nous passe insensiblement de la jeu-

nesse à la vieillesse. Curieusement, beaucoup de nos contemporains s'imaginent pouvoir vieillir sans devenir vieux. Le Chat de Geluck l'affirme avec humour : « Être vieux, c'est être jeune depuis plus longtemps que les autres. » Ce bon mot suggère que la vieillesse n'existe pas tant qu'on ne la reconnaît pas pour soi-même.

« Je dis que je suis jeune », donc « je suis jeune ». Peu importe mon âge, physique ou social, je suis jeune parce que, moi, je le veux bien. Ce qui fait écho au « *parce que je le vaux bien* » d'une publicité cosmétique trop connue.

Pour autant, la question du temps qui passe et nous fait vieillir peut-elle être réglée par la célébration des apparences corporelles et sociales sur le marché en plein développement de la *silver economy* ? Qu'en est-il de tous les autres qui, pas assez solvables, vieillissent sans jamais accéder à ce marché ? Et que reste-t-il de ces illusions matérialistes et égoïstes quand la fatigue ou la maladie rappellent aux limites du corps et de la solitude ceux qui se veulent éternellement jeunes par eux seuls ?

“ Agir contre l'âgisme, c'est nous interroger au cœur même de nos expériences de foi. ”

Paul Tillich soulignait que l'anxiété humaine tient à trois motifs principaux : la peur de notre propre finitude, l'absurdité et le sentiment de culpabilité. En enfermant « les vieux » dans l'idée qu'ils sont une charge pour autrui, que leur vie n'a plus de sens et que la maladie ou la mort est leur seul horizon, jeunisme marchand et âgisme ne peuvent produire qu'angoisse et désespoir. Pour rompre cette aliénation, Tillich nous appelle à avoir le courage d'être, de nous affirmer face aux menaces et aux peurs ; et d'accepter de nous dépasser en replaçant la foi au plus profond de nos préoccupations.

Le défi de la foi est bien sûr très personnel, au travers du temps qui passe et fait vieillir. Mais ce défi nous lie à tous nos proches et à tous nos prochains. Il nous interpelle dans nos pratiques de partage et de fraternité par l'action collective de nos entraides et de nos associations. Agir contre l'âgisme, c'est nous engager contre les injustices et les violences faites à la dignité des plus âgés. C'est aussi nous interroger au cœur même de nos expériences de foi

et d'espérance. Notre Église est toujours à réformer. Face à l'âgisme, il nous faut relire les sens distincts du mot âge dans la Bible et réfléchir à la manière dont nos différences d'âge nous aident à nous élever. Car « *en rendant évident ce qui est fondamentalement humain, non seulement la personne âgée poursuit un véritable accomplissement de sa vie, mais elle offre également une dynamique de hauteur*¹ ». ■

Denis Malherbe,
maître de conférences HDR en sciences
des organisations et éthique appliquée
à l'Université de Tours.

¹ Claude Lichtert, « La personne âgée au croisement de l'éthique et de la Bible », *Revue d'éthique et de théologie morale*, 2016/3, n° 290, pp. 35-64.

Un âge pour vivre, un âge pour mourir

Résidente de l'Ehpad Le Soleil
d'automne à Tonneins (47).



Comme dans beaucoup de champs sociétaux, autant la croissance est pensée et organisée (la scolarité, la carrière, etc.), autant la décroissance (la retraite puis la mort) est un tabou, malgré son évidente inéluctabilité.

Même s'il est difficile de se projeter dans cette décroissance, la réalité de notre finitude demeure. Le rôle des Ehpad est primordial dans cet accompagnement individuel, d'autant plus que la proportion de personnes âgées dépendantes augmente considérablement.

Face à ce double défi du « grand âge », qualitatif pour l'individu et quantitatif pour la collectivité, on demande aujourd'hui aux Ehpad – au moment où plus rien ne saurait être entrepris dans un cadre inclusif (le domicile) et que le consentement s'en trouve biaisé – de proposer une prise en charge d'exception, pour le présent et l'avenir. Elle doit inclure l'ensemble des attentes et des besoins de la personne. L'Ehpad devient ainsi une double bascule majeure pour les familles et la personne

accueillie, entre une forme d'exclusion sociale subie et l'inéluctable fin.

Établir une continuité des parcours de vie en pareilles conditions est une tâche complexe que les outils à disposition, notamment le projet d'accompagnement personnalisé, peinent à servir de façon satisfaisante. L'Ehpad doit en effet gérer non seulement l'accompagnement et le soin de la personne, mais encore son cheminement et celui de sa famille vers d'autres réalités, le plus souvent tues. Il ne faut pas plus de six mois pour évaluer si le séjour en Ehpad sera un chemin de paix vers la mort ou un dévers jalonné de crainte et de colère.

Remarquons que, pour les professionnels, les outils d'accompagnement dans

les établissements médico-sociaux sont peu ou prou les mêmes pour les personnes en situation de handicap et les personnes âgées. Ce qui induit, en creux, que le vrai métier de l'Ehpad n'est pas tant de préparer à la mort que d'accompagner au quotidien des personnes vulnérables. Ainsi le critère de l'âge n'est pas déterminant. Les formations paramédicales sont les mêmes, que l'on s'occupe d'un enfant malade ou d'une personne en perte d'autonomie. L'âge numérique en soi n'a pas de sens, l'espérance de vie évolue. L'âgisme est donc aussi absurde que le racisme. Il arrive pourtant que la personne conçoive l'âgisme pour elle-même, ne sachant ou ne pouvant accepter sa décrépitude. Elle emprunte tour à tour le sentier paisible de la vie ou celui, pénible, de la nostalgie. Il n'est malheureusement pas du ressort des professionnels de l'accompagner dans ses projections.

Les outils spécifiques à l'Ehpad sont le recueil des directives anticipées, la désignation d'une personne de confiance, des discussions engagées avec la personne, sa famille, son médecin traitant, le médecin coordonnateur, le psychologue, en vue d'élaborer un projet d'accompagnement personnalisé, qui sera rédigé et signé. Oser anticiper sur sa décroissance permet de mieux accompagner le résident dans une prise en charge globale (soins, spiritualité...) et de préparer le résident et la famille à l'inévitable rupture. Cette anticipation permet de laisser le libre choix de son parcours de vie au patient. Conserver son pouvoir de décision, son libre-arbitre et avoir l'opportunité d'affirmer formellement sa volonté sont un droit fondamental qu'il est nécessaire de garantir dans les faits, chaque fois que c'est possible.

Le maintien de cette dignité est la clé de l'accompagnement du sujet en « fin de vie » afin qu'il reste acteur de son parcours jusqu'au bout. La conception de la mort touche au plus intime des convictions. Les modalités d'accompagnement sont normées par le droit mais mises en œuvre avec un souci constant d'individualisation et donc d'adaptation. ■

Valérie Pereira,
cadre infirmier au Refuge protestant
de Mazamet (81).

Âgisme au travail : les seniors discriminés

L'âgisme au travail est particulièrement prononcé en France, comparé à d'autres pays. Il s'exprime par des pratiques discriminatoires à l'encontre des travailleurs seniors, en raison de leur âge, dans tous les domaines de la gestion des ressources humaines, depuis la sortie précoce du marché du travail, jusqu'au recrutement et à l'accès à la formation continue.

Un premier indicateur global des attitudes discriminatoires à l'encontre des seniors se trouve dans le taux d'emploi des plus de 55 ans. Si celui des 55-59 ans a rejoint le niveau européen avec 72 %, celui des 60-64 ans est demeuré à 32 %, plaçant la France en queue de peloton des pays de l'OCDE (51 % en moyenne). Ces chiffres mettent en évidence la difficulté de se maintenir en emploi au-delà de 60 ans en France et la forte tentation des employeurs de recourir aux départs anticipés.

Ce constat est confirmé par le regain de pratiques discriminatoires en lien avec l'âge qui a été observé lors de la crise sanitaire. Confrontées au ralentissement de l'activité et aux incertitudes de la reprise, nombre d'entreprises ont fait des seniors la principale variable d'ajustement de leurs effectifs et ont mis en œuvre des plans de départ volontaire ou de ruptures conventionnelles, les ciblant. Ainsi, les plus de 50 ans enregistrés à Pôle Emploi représentaient les deux tiers du volume des ruptures de contrat en 2020.

Le retour en force des mesures d'âge avec la pandémie reflète bien les stéréotypes négatifs qui frappent les travailleurs âgés, d'emblée perçus comme une charge : ils seraient réticents au changement, auraient des compétences obsolètes et pèseraient sur la compétitivité de l'entreprise par leur coût et leur moindre productivité.

Ces représentations témoignent de la prégnance de la « culture de la sortie

précoce du marché du travail » propre à la France, signalée dans nos travaux comparatifs depuis 2003¹.

Cette interprétation est confortée par les résultats d'une enquête² portant sur les motifs des salariés en cas de rupture conventionnelle. Pour les seniors, la première raison avancée est l'absence de choix (26 contre 14 pour les autres groupes d'âge signataires). La moitié des seniors considèrent qu'en l'absence de rupture conventionnelle, ils n'auraient pas démissionné.

Un autre indicateur du caractère largement forcé de ces sorties précoces est la montée du risque de précarité et de pauvreté en fin de carrière. Ainsi à 60 ans, 29 % des personnes ne sont « ni en emploi, ni en retraite » et un tiers d'entre eux vivent en dessous du seuil de pauvreté ou bénéficient de minima sociaux. Le chômage des seniors est un chômage de longue durée et le retour à l'emploi peu fréquent.

L'âgisme au travail se manifeste également dans la gestion des parcours professionnels en seconde partie de carrière. L'attention à un aménagement plus attractif de fin de



Le taux d'emploi des 60-64 ans en France est le plus bas de l'OCDE.

carrière est peu attestée. Nombreux sont les DRH qui hésitent à promouvoir ou à former leurs collaborateurs dès l'âge de 45 ans. Résultat, le temps passé en formation continue des plus de 50 ans est deux fois plus court que celui des autres groupes d'âge.

Mettre fin à l'âgisme au travail devient indispensable avec l'allongement de la vie et le vieillissement des populations. Il implique d'en finir avec la gestion par l'âge pour lui substituer une gestion préventive des parcours professionnels pour tous les âges.

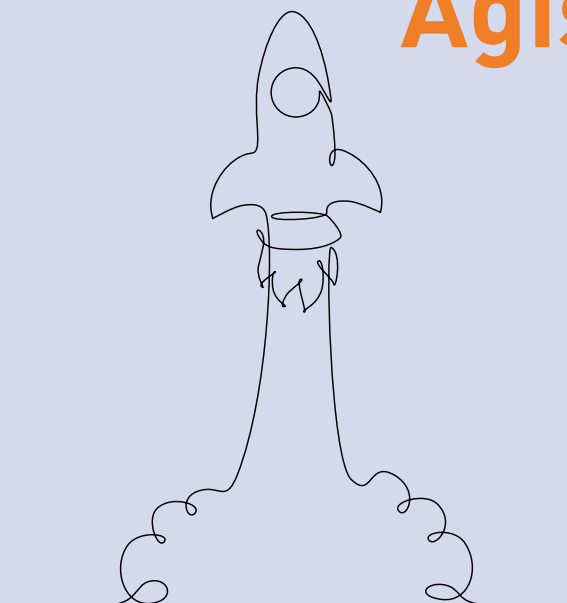
Il suppose également de développer un management intergénérationnel apte à majorer la coopération des âges au travail et la transmission croisée des compétences au bénéfice de l'individu comme de l'organisation. ■

Anne-Marie Guillemard,
professeur émérite des universités,
Université de Paris.

¹ A.M. Guillemard, *Les Défis du vieillissement. Âge, emploi, retraite. Perspectives comparées*, Armand Colin, 2010.

² Dares 2012.

Âgisme, communication



Faut-il choisir son camp ?

L'âge est un facteur de discrimination à partir de cinquante-cinq ans dans l'espace social et professionnel. C'est le bilan d'un rapport d'Amnesty international publié cet automne.

Pendant la crise sanitaire, la question générationnelle a été polarisée par l'opposition – en partie construite par les médias – entre des personnes âgées reléguées dans des homes et une jeunesse « sacrifiée » sur l'autel de ces aîné·e·s et condamnée à la solitude et à l'isolement.

Les vieux et les jeunes, les vieux et les vieilles, les adolescent·e·s, filles, garçons, non binaires, les jeunes personnes âgées, etc., on reconnaîtrait presque la fameuse formule du lectorat de Tintin : de sept à soixante-dix-sept ans... Faut-il donc choisir son camp ?

L'âgisme, qui est un anglicisme, a été défini comme un mode particulier de stigmatisation institutionnalisée, de discrimination et de violence à l'égard de personnes en raison de leur âge (Butler, 1969) et comme « une forme de discrimination qui porte préjudice aux personnes âgées et prépare le terrain de la négligence et de la

violence » (Bizzini, 2007). Ces prémices de la violence s'inscrivent notamment dans des stéréotypes de plus en plus négatifs à l'égard des personnes âgées, qui s'expliqueraient par la peur de la maladie, de la décrépitude et de la mort. L'âgisme circule à la faveur de mots, formes langagières et expressions culturelles diversifiés¹.

Les mots de l'âge : de l'adjectif « vieux » à l'anglicisme boomer

« Dans les dictionnaires de langue française de la période moderne et du XIX^e siècle, la désignation des gens âgés se décline selon trois principaux critères : le genre, les capacités et l'avancée en âge » (Trincas et al., 2011).

Prenons l'adjectif « vieux », par exemple : le lexicologue Alain Rey disait que cet adjectif qualifiait initialement ce qui est bonifié par l'âge et auréolé d'une nuance de respect². Mais le *Trésor de la langue française* mentionne des emplois pour caractériser des membres ou des organes, par exemple vieille bouche, vieilles jambes, vieux cœur, qui témoignent d'un sens plutôt négatif, où l'on peut sentir une forme de dégénérescence par rapport aux formes jeunes mais aussi neuves et vives. On dit encore « avoir un physique de vieux ». Le terme est devenu plus négatif, condescendant, voire méprisant. Comment expliquer ce glissement ?

Il existe deux étymologies distinctes : le mot *senex*, opposé à *juvenis* et indiquant une classe et une avancée en âge (mais qui a donné « sénile » et « sénat ») et *vetus*, qui désigne ce qui est détérioré, par opposition à *novus*. On est progressivement passé de l'idée d'ancienneté à celle de dégradation,

voire de vétusté (le sujet est hors d'usage). Si on croise cette dépréciation avec le genre, elle est encore renforcée pour les femmes âgées, le terme « vieille » ou « vieillard » ne connaissant que des emplois négatifs.



C'est parmi les insultes qu'on peut d'ailleurs trouver des emplois combinant les discriminations, par exemple de l'âge et du genre : ainsi la femme politique française Sandrine Rousseau a été traitée de « Greta Thunberg ménopausée » par un chroniqueur de CNews, Guillaume Bigot (septembre 2021). Plus largement, les mots de l'âge ont connu des avatars divers : la désignation par tranche d'âge (troisième âge, septuagénaire...) culmine

avec la figure du ou de la centenaire ; on connaît les mots de l'après-monde professionnel : pensionné·e, retraité·e... mais les périphrases imaginatives abondent – des vieux qui sont jeunes, la génération inoxydable, génération dorée, classe 2bis, flamboyants, papys boomers, masters, vénérables, seniors, milléniaux, silver... – dans la novlangue de l'« intergénérationnel³ ».

“ On est progressivement passé de l'idée d'ancienneté à celle de dégradation, voire de vétusté. ”

¹ <https://www.cairn.info/revue-gerontologie-et-societe-2011-3-page-113.htm>

² <http://www.slate.fr/story/179835/vieux-mec-insulte-glissement-sens-langue-histoire>

³ <https://www.eveprogramme.com/48141/que-disent-les-mots-de-lage-petite-exploration-de-la-grammaire-de-lintergenerationnel/>

et dignité

Les mots des vieux et les mots des jeunes...

Il y a une quinzaine d'années, j'ai mené une enquête de terrain sur les mots de la guerre 1939-1945 et je me suis rendue dans une structure accueillant des personnes âgées pour y interviewer celles qui avaient connu cette période. Je me suis rendu compte qu'on étudiait bien peu « les mots des vieux et des vieilles » comparativement aux mots des jeunes qui ont fait l'objet d'une quantité d'études impressionnante. Pourquoi cette disparité ?

La communauté vieillissante n'aurait-elle pas de vocabulaire spécifique, si ce ne sont les mots régulés et sans surprise, d'office démodés ?

Or le vocabulaire utilisé par les personnes selon leur âge, quel qu'il soit, est intéressant par les références culturelles qu'il évoque, les persistances de formes et de syntaxe, l'adaptation à des nouvelles formes de communication, les expressions, tics de langage.

On note à la suite des chercheur·se·s que l'on étudie la plupart du temps le langage des personnes âgées comme des monologues et non dans des interactions sociales, des conversations publiques ou plus intimes. Cependant aujourd'hui, notamment à travers le prisme de la violence verbale en situation de « communication » inégale dans les milieux familiaux, hospitaliers ou autres structures d'accueil, on a cerné un « parler pépé-mémé »,

également désigné par *baby talk*, parler condescendant, *elderspeak*, *overaccommodation*...

Communiquer en toute dignité

Ces étiquettes ont en commun de caractériser des manières spécifiques, et souvent bienveillantes, de s'adresser de façon « simplifiée et simpliste » aux personnes âgées⁴ : tutoiement d'emblée, surnoms parfois ridicules, politesse excessive, prononciation très

lente et à voix forte, usage de phrases très, voire trop simples. Ces particularités présupposent un état forcément déficient de son interlocuteur·trice. Une étude montre que l'âgisme influence les attitudes de très jeunes enfants (dès l'âge de deux à trois ans) à l'égard des aînés.

Le *baby talk* désigne plus largement cette modalité de communication particulière qui a été repérée dans des « échanges » avec de jeunes enfants, des femmes enceintes, des malades, des personnes âgées et des animaux : *alors on a bien mangé ; on va se mettre au lit, hein, maintenant ; on a fait sa petite promenade*, etc. La dimension apparemment hypocritique (caressante) de la communication, avec une intonation spécifique, ne masque pas que l'emploi du pronom *on*, s'il produit un effet

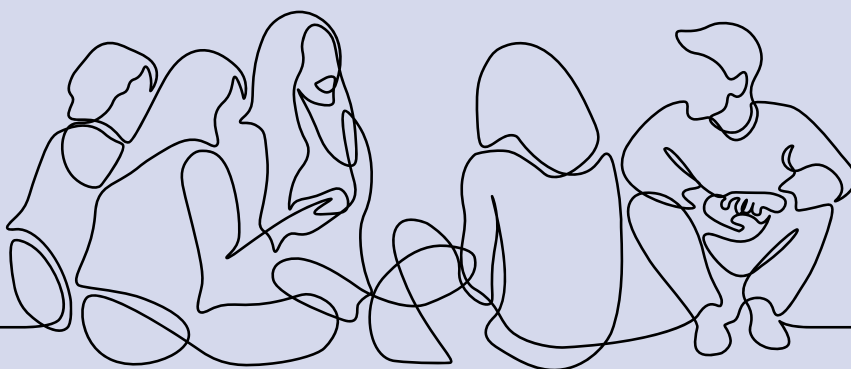
d'empathie, provoque aussi une exclusion du principe communicatif. « On » n'attend pas vraiment de réponse : l'autre n'est pas considéré comme un·e interlocuteur·trice d'égale posture, voire « on » parle à sa place (contrairement à une phrase comme : *Alors, vous avez bien mangé ?*). Il a été montré que ces habitudes socio-langagières affectent, au-delà de leur caractère blessant, les compétences des personnes âgées, voire leur aptitude à accepter des traitements médicaux en milieu hospitalier, ce qui n'est pas rien.

Si l'économie, la pertinence, la brièveté... sont *a priori* des facteurs de réussite communicationnelle, on sait que l'ironie, l'implicite, la complexité font également partie de la maîtrise de la langue et des discours, et les personnes âgées n'ont pas à en être exclues. Il s'agirait de considérer les échanges comme collaboratifs plutôt qu'unilatéraux. De respecter la politesse au sens linguistique du terme, grâce au recours à un certain nombre de procédés appropriés⁵, marques d'adoucissement pratiquées par les locuteur·trice·s natifs du français : dire *je voudrais* ou *je voulais*, au lieu de *je veux*, par exemple. Ces indications peuvent paraître certes peu de chose face à des changements structurels nécessaires, mais la dignité de la personne passe aussi par la valorisation et la sauvegarde de son statut de sujet parlant, jusqu'au bout de la vie. ■

Laurence Rosier,
docteure en philosophie et lettres,
professeure de linguistique française à
l'Université libre de Bruxelles.

4 J.-B. Dayez, « Parler aux personnes âgées comme on parle aux enfants : une fausse bonne idée », *Analyses Énéo*, 2012/07.

5 file:///Users/laurencerosier/Downloads/10.1515_so-prag-2014-0021.pdf



Parents et enfants de la maison d'accueil familial du Boistissandeau en sortie dans un labyrinthe de maïs.



Un établissement pour des adultes handicapés vieillissants et leurs parents

Alors que l'avancée en âge pour les personnes en situation de handicap suscite bien des discriminations, la maison du Boistissandeau, aux Herbiers (85), propose depuis quatorze ans un modèle unique en France. Géré par l'association **Handi Espoir**¹, l'établissement accueille des adultes handicapés vieillissants et leurs parents.

L'histoire

En 2003, des familles inquiètes pour l'avenir de leurs proches, porteurs de handicap et vieillissants, ont interpellé un député de la région. À cette époque, le département cherchait à exploiter le château de Boistissandeau, reçu en legs à la condition expresse qu'une action culturelle, culturelle ou sociale lui soit affectée. Le département a contacté **Handi Espoir**. Pendant que l'aile nord était entièrement rénovée, l'association peaufinait son projet. En 2007, la maison d'accueil familial de Boistissandeau ouvrait ses portes avec un triple statut : foyer d'hébergement, foyer d'accueil médicalisé et résidence autonomie.

Le public

Nous accueillons des parents âgés et leurs enfants handicapés. Les enfants ont autour de soixante ans. Les parents, entre soixante-quinze et cent quatre ans. La plupart sont le plus souvent autonomes et vivraient certainement encore chez eux s'ils n'avaient pas d'enfant handicapé. Mais ils fatiguent et pressentent que bientôt, ils ne feront plus face. Alors ils anticipent, pour éviter une rupture brutale, et viennent s'installer ici. Nous avons trente-trois appartements de trente mètres carrés. L'enfant est accueilli dans un appartement, les parents dans

un autre. La plupart des parents étant veufs, nous avons une trentaine de résidents. Dix enfants, parmi les premiers accueillis, n'ont aujourd'hui plus leurs parents.

Une solution (quelquefois) idéale

Notre postulat est de ne pas porter de jugement sur le choix des familles. Parfois, l'enfant n'a jamais été placé : les parents s'en sont occupés toute leur vie parce qu'ils n'ont pas trouvé d'établissement. D'autres fois, les parents ont repris leur enfant à la maison à cause de violences institutionnelles, assez fréquentes avant les années 2000. Il arrive aussi que les parents aient préféré s'occuper seuls de leur enfant. Alors oui, pour ces parents-là, notre maison d'accueil familial est la solution idéale. Mais on peut se demander si, à un moment donné, une forme de séparation n'est pas normale ; s'il revient forcément aux parents de s'occuper de leur enfant handicapé toute leur vie...

D'autres solutions

Le problème du vieillissement des personnes en situation de handicap est, à l'échelle de l'action médico-sociale, assez récent. Depuis vingt ans, on constate que les personnes handicapées vivent de plus en plus

longtemps. Des parents, à qui les médecins ont dit que leur enfant ne leur survivrait pas, traversent aujourd'hui un vrai drame : l'enfant a survécu. Qui va s'en occuper lorsqu'ils ne seront plus là ? La problématique se pose et on n'a rien de décent à proposer. Il faut tout réinventer.

Cet été, **Handi Espoir** a lancé les premiers baluchonnages, avec succès, sur le modèle canadien. Nos salariés se sont installés quelques jours au domicile des familles pour soulager les aidants. Il y a aussi l'accueil familial, à condition que les gens soient formés, l'habitat partagé avec des services d'aide à domicile...

Mais un rapprochement est incontournable entre le secteur du handicap et celui de la vieillesse. Plusieurs expériences, concluantes, sont répertoriées. Aujourd'hui, notre coordinateur de parcours tape aux portes des Ehpad : vous êtes spécialistes du vieillissement, nous sommes spécialistes du handicap, qu'est-ce qu'on peut faire ensemble ? ■

Nicolas Marichal,
directeur de La Maison
du Boistissandeau

¹ **Handi Espoir** propose depuis trente ans, en Vendée, un accompagnement adapté aux personnes adultes porteuses de handicap. L'association compte aujourd'hui cinq établissements répartis dans tout le département et cent cinquante salariés. Elle accueille plus de deux cent cinquante personnes, portées par les valeurs fondatrices de l'association : respect, entraide et fraternité.



Questions à Audrey Dufeu

Audrey Dufeu, députée de la huitième circonscription de Loire-Atlantique et vice-présidente des affaires sociales à l'Assemblée nationale, a rédigé en 2019, à la demande du Premier ministre Édouard Philippe, un rapport sur la transition démographique et la lutte contre l'âgisme.

Audrey Dufeu, vous affirmez que le vieillissement est universel et que, pour les plus chanceux, il nous concernera tous bientôt. Mais est-ce vraiment une chance de vieillir ?

J'ai la conviction que vivre longtemps est une réelle chance, et traverser les étapes de la vie pour en profiter le plus longtemps possible une opportunité inestimable. C'est un indicateur incroyable qui prouve combien notre action en santé et prévention fonctionne en France ! Or la vision de la vieillesse télescope la norme sociétale du culte de la performance. Cette quête incessante de la réussite, associée à la culture du jeunisme et de l'instantané, nous éloigne du sens de la vie longue et entretient le déni collectif du vieillissement de notre société. Nous sommes bien loin du naufrage décrit par Chateaubriand ! Loin des représentations que l'on se fait du vieillissement ; seule une minorité de personnes âgées sont confrontées à une perte d'autonomie. Alors oui, c'est une chance de vieillir ! Ce qui est malheureux, c'est le regard que porte la société sur le vieillissement.

Comment convaincre la société, et les principaux intéressés, que le vieillissement est « une opportunité incroyable de réinventer et habiter sa vie » ?

Il y a autant de vieillissements que de personnes. Nous devons transformer le regard porté sur l'âge pour que chacun puisse profiter de sa propre longévité sans discrimination.

Promouvoir et affirmer les droits des personnes avançant en âge, c'est assurer une égalité devant la loi tout au long de la vie. La reconnaissance des aînés doit s'effectuer au niveau local, au cœur des territoires. Les villes, les quartiers ou encore les réseaux associatifs doivent être mobilisés. Nous devons nous affranchir du regard « professionnel », trop souvent médico-centré, au risque de résumer trop rapidement le vieillissement à la maladie.

Je pense qu'il faut placer la transition démographique sur le même plan que la transition écologique en mobilisant avec la même intensité nos organisations et nos politiques publiques. Si, pour la transition énergétique, le vent et l'eau sont des ressources naturelles durables et vertueuses, alors osons dire que, de la même façon, les aînés ont un potentiel de richesse sociale incroyable et peuvent renforcer le pacte social pour une transition démographique réussie.

Où en est-on aujourd'hui dans la lutte contre l'âgisme ?

La crise sanitaire de la Covid-19 a entraîné une forte poussée de l'âgisme. L'âge a été pointé si facilement, alors que le plus gros facteur de risque résidait dans les comorbidités associées. Cela a toutefois permis aux personnes âgées d'affirmer leurs droits : lorsqu'il a été question d'un confinement sur critère d'âge, elles se sont mobilisées et exprimées. C'est pour moi un signal très positif et encourageant de la manière dont les aînés peuvent se faire entendre. Beaucoup reste à faire. Je continue de porter les mesures proposées dans mon rapport auprès des différents ministères et des citoyens. J'ai déposé à l'Assemblée nationale une proposition de loi qui reprend l'une d'entre elles. Certaines ont été suivies, comme le déploiement de services civiques auprès des personnes âgées. Les récentes annonces gouvernementales pour la prochaine loi budgétaire à propos de la revalorisation des aides à domicile vont dans le bon sens. Les personnes âgées souhaitent vieillir chez elles et il faut que nos politiques publiques s'adaptent à leurs besoins et envies. La lutte contre l'âgisme est un combat de longue haleine. Les rapports de la Défenseure des droits – sur les Ehpad – ou de l'OMS sont autant de petits pas qui permettent de dénoncer cette discrimination et d'en faire un sujet de société. Nous sommes toujours plus nombreux à unir nos forces dans ce combat et c'est une bonne nouvelle. ■

Propos recueillis par Brigitte Martin.

Jeunes et discriminés

Lancé en 2015, VersLeHaut¹ est le premier *think tank* dédié aux jeunes et à l'éducation. L'association aspire à mobiliser l'ensemble de la société française en faveur des jeunes générations.



Jeunes issus de la protection de l'enfance ou bénéficiaires de dispositifs éducatifs sur la scène de la grande soirée de restitution des États généraux de l'Éducation, dans le studio 104 de la maison de la Radio et de la Musique à Paris, le 1^{er} juillet.

Une crise intergénérationnelle ?

La crise sanitaire a mis en évidence un conflit de générations latent depuis des années. Les jeunes ont été accusés d'être des parangons d'égoïsme, insensibles à la situation de leurs aînés, tandis que le confinement menaçait leur avenir pour préserver celui des plus de soixante-cinq ans. Il n'est pas question de recenser les discriminations vécues de part et d'autre. Mais se pencher sur les difficultés des jeunes n'est pas inutile.

Car si la jeunesse est présentée comme l'âge des possibles, être jeune décuple les risques et expériences de discriminations, comme le soulignait le Défenseur des droits en 2017².

“

Être jeune décuple les risques et expériences de discriminations.

”

C'est encore plus vrai dans la situation sanitaire que nous traversons. Les périodes de crise accentuent les barrières à l'entrée pour les jeunes, en particulier dans le milieu professionnel. Mais pas seulement : la hausse des prix de l'immobilier, par exemple, amplifie les difficultés d'accès au logement des jeunes, d'autant qu'ils décrochent de plus en plus tardivement leur premier CDI³ : vingt-sept ans en moyenne en 2019, contre vingt ans dans les années

1970. Or, un emploi durable reste le sésame pour toute location et, *a fortiori*, pour un achat immobilier. Depuis le début des années 2000, le nombre de cohabitations des jeunes avec leurs parents est en hausse, sous le double effet de l'allongement des études et du chômage élevé des 18-29 ans. Elles concernaient près de 50 % de la tranche d'âge avant même la pandémie.

Les jeunes au travail

Dans le monde professionnel, la discrimination est criante : pour réduire les erreurs de recrutement, les employeurs privilégient l'expérience, ce qui pénalise les nouveaux venus sur le marché du travail. Bien qu'ils soient plus diplômés que leurs aînés, les 18-29 ans sont les plus touchés par la hausse du chômage depuis le début de la crise de la Covid : 20 % d'entre eux sont inscrits à Pôle Emploi, contre 8 % du reste de la population active.

Ces difficultés procèdent aussi de stéréotypes, très présents en France, sur les attentes et manières de travailler des jeunes. Ils sont perçus comme trop exigeants vis-à-vis de l'employeur, plus individualistes que leurs aînés, donc difficilement intégrables dans les équipes. Pourtant, les études sur le sujet tendent à montrer que ce n'est pas le cas !

Les écueils du jeunisme

Paradoxalement, alors qu'on stigmatise certains comportements associés à la jeunesse, la pression du jeunisme est forte. On attend des seniors qu'ils restent jeunes le plus longtemps possible, physiquement, mentalement, mais aussi dans leurs attitudes. Cette contradiction est révélatrice des difficultés à envisager le vieillissement de manière positive et à accueillir les jeunes dans leur différence. Cet âgisme à l'envers n'est satisfaisant pour personne : il empêche les jeunes de trouver leur place et de grandir en compétences et responsabilités, tandis que les seniors n'ont pas l'opportunité de transmettre ce qu'ils savent, ni de se confronter à des modèles nouveaux pour faire évoluer leurs pratiques.

Quelques pistes

Comment donner leur juste place aux jeunes ? D'abord en luttant contre les stéréotypes liés à l'âge. Mais aussi en se mettant à l'écoute. VersLeHaut l'a maintes fois constaté : les jeunes sont souvent les mieux placés pour identifier les manques et proposer des solutions concrètes.

Dès l'école, dans les associations comme en entreprise, mettons les jeunes en situation de responsabilité. Parions qu'en leur faisant confiance, on tirera tout le monde vers le haut. ■

Nathanaël Mion,
directeur scientifique de VersLeHaut.

1 www.verslehaut.org

2 Dixième baromètre de la perception des discriminations dans l'emploi réalisé par le Défenseur des droits et l'Organisation internationale du travail, mars 2017.

3 Contrat à durée indéterminée.

Quand le grand âge bouscule la prison

Nous sommes confrontés aujourd'hui à un vieillissement de la population carcérale dû à l'allongement de la durée de la vie d'une part, et à l'augmentation de la durée des peines prononcées d'autre part. En l'an 2000, mille deux cent cinquante détenus purgeaient une peine de vingt ans et plus ; ils sont aujourd'hui deux mille cinq cent quarante-six. En vingt ans, la population pénale a été augmentée d'un tiers.

En 1980, on dénombrait trois cent cinquante-neuf personnes de plus de soixante ans en détention ; aujourd'hui, elles sont trois mille trois cent quarante-huit. L'administration pénitentiaire doit faire face à des maladies et handicaps, inhérents à la vieillesse, toujours plus nombreux.

“

La détention fait vieillir prématurément.

”

La détention fait vieillir prématurément. Les personnes âgées s'installent dans la vie carcérale et assistent, impuissantes, à leur dégradation physique et psychique. L'administration pénitentiaire s'est engagée dans une réflexion importante sur ce phénomène qui va encore s'amplifier dans les années à venir. Plusieurs solutions sont envisagées : inclure dans les plans de chaque nouveau projet plusieurs cellules destinées à l'accueil des personnes fragiles physiquement ou handicapées ; créer des ailes spécifiques pour le grand âge ou les personnes dépendantes.

L'absence de personnel spécialisé pour aider ces personnes à gérer leur quotidien constitue cependant un problème majeur. Le secteur des aides à la personne est en grande pénurie de main-d'œuvre ; la priorité n'est certainement pas d'aller travailler en prison. Des solutions provisoires sont mises en place par les établissements : par exemple, demander à des personnes détenues valides de devenir aidantes pour des personnes dépendantes. Si la vie dans les centres pour peine longue est difficile pour les personnes âgées dépendantes, elle l'est davantage encore dans les maisons d'arrêt

où la surpopulation entraîne une promiscuité invivable ; chaque geste du quotidien prend des allures de parcours sportif.

Le directeur de l'hôpital pénitentiaire de Fresnes (Val-de-Marne), Olivier Reillon, est confronté journalièrement à cette question : son établissement est le seul à recevoir des personnes souffrant de longues maladies et parfois âgées et dépendantes. Le directeur plaide pour la création d'Ehpad au sein des prisons. Ils pourraient servir de relais, dans l'attente d'une future libération et d'un placement dans un Ehpad ordinaire. Olivier Reillon explique qu'il a beaucoup de mal à convaincre ces structures d'accueillir des sortants de prison. Les directeurs d'Ehpad ont peur que « les longues peines » ne s'adaptent pas à l'établissement et créent des troubles.

Ces Ehpad pénitentiaires auraient pour objectif de préparer les détenus à la vie en maison de retraite. « *La perte d'autonomie réactive les débats relatifs aux capacités d'évolution des institutions carcérales et aux revers potentiels de leurs réformes* », précise la sociologue Caroline Touraut, autrice d'un rapport sur le vieillissement en prison¹.

¹ Caroline Touraut, Aline Desequelle, *La Prison face au vieillissement. Expériences individuelles et prise en charge institutionnelle des détenus « âgés »*, avec le soutien de la mission de recherche Droit et Justice et l'Institut national des études démographiques, mai 2015.



L'établissement public de santé national de Fresnes accueille exclusivement des personnes détenues. Son directeur plaide pour la création d'Ehpad dans les prisons.

Ces questions d'adaptabilité qui se posent au système pénitentiaire devraient faire l'objet d'un changement des politiques pénales. Il pourrait passer par la construction de prisons adaptées aux différents publics reçus et l'incitation à des peines alternatives au regard de l'âge ou de l'état de santé des personnes détenues.

Nous sommes à la veille d'une campagne électorale, le thème de la sécurité sera nécessairement abordé ; ayons le courage d'ouvrir le débat pour engager une réflexion collective sur la question fondamentale de la place des personnes âgées en prison et des frontières morales que nous souhaitons définir en matière de droit de punir. ■

Brice Deymié,
aumônier national des prisons
de 2009 à 2021.



Bénévolat : la plus-value est à son comble quand des aînés forment des jeunes.

Le bénévolat n'est pas une question d'âge

C'est en 2002 que Patrick Bertrand a entrepris de rapprocher des associations – qui avaient des projets mais pas de moyens – et des particuliers – qui avaient des capacités et un élan citoyen. Depuis bientôt vingt ans, Passerelles et Compétences met en relation associations de solidarité et bénévoles motivés. Des bénévoles qui, contre toute attente, ne sont pas tous retraités et désœuvrés.

Il y a six mille sept cents, répartis sur tout le territoire, qui ont rejoint l'une ou l'autre des antennes régionales de l'association. Les bénévoles de Passerelles et Compétences sont chaque année plus nombreux à s'engager pour répondre aux besoins de structures à but humanitaire, social ou philanthropique, qui sont dans l'incapacité de payer un prestataire de services. Les bénévoles offrent leurs compétences et leur expertise. Des ressources sur mesure pour aider les structures à concrétiser leurs projets et se développer. Entre cinq cents et six cents missions sont effectuées chaque année au bénéfice d'une multitude de (bonnes) causes. Les bénévoles ont des profils bigarrés : hommes, femmes,

“

Nos bénévoles sont de tous âges.

”

actifs, en recherche d'emploi, en reconversion professionnelle, retraités, réguliers, occasionnels, jeunes, âgés... Tous ont en commun leur matière grise. Et elle n'est pas corrélée au nombre des années. « Nous sommes des fournisseurs de compétences, nous aidons ceux qui aident les autres. Le lien humain est essentiel pour nous. Quand nous recevons une demande, nous formalisons la mission, nous sélectionnons les candidatures et nous recevons les bénévoles pour trouver celui qui a les compétences. Ensuite, on accompagne. Nos bénévoles sont de tous âges et possèdent, à eux tous, l'ensemble des compétences dont peut avoir besoin une association », indique Pascal Milon, responsable du pôle communication de Passerelles

et Compétences. Pas plus que les compétences, le bénévolat n'est une question d'âge. Mettre ses talents au service de la société n'est pas une affaire d'années mais de priorités. Bien des bénévoles de P&C sont de jeunes actifs, salariés, qui ont envie de donner un sens à leur vie ou d'étendre leurs savoir-faire. Les missions sont toutes des BDD (bénévolat à durée déterminée) ; Passerelles et Compétences propose « une aide personnalisée à temps choisi ». Certains bénévoles assurent un accompagnement de plusieurs semaines, d'autres interviennent sur des missions ponctuelles : une formation Excel de trois heures, un accompagnement en recherche de fonds, une mise en page de flyer...

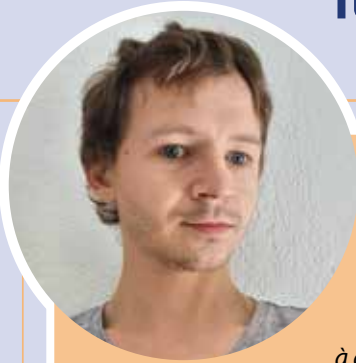
Les jeunes actifs sont de plus en plus nombreux à composer avec leur temps pour se consacrer au bénévolat. « Depuis une vingtaine d'années, la fibre sociale est de plus en plus développée chez les jeunes. Il faut absolument casser l'image du bénévole retraité », affirme Pascal Milon. Bien sûr, retraités il y a aussi, et le responsable de la communication s'en réjouit. Sur le mode du mécénat de compétence en entreprise, « des personnes ayant un certain bagage » (et souvent un certain âge) mettent à disposition leurs talents et, là encore, l'enrichissement est mutuel, et extrêmement valorisant pour ces bénévoles qui se sentent souvent improductifs, inutiles et sont parfois très isolés.

La plus-value est à son comble quand l'aîné forme un jeune sur le terrain. « Je rêve qu'on se positionne davantage sur ce créneau intergénérationnel, en proposant systématiquement des missions en binômes. Un bénévole expérimenté et un jeune qui sort de l'école, deux pour le prix d'un avec à la clef, et pour chacun, des rencontres, le sentiment d'être utile et l'épanouissement personnel », confie Pascal Milon avant de lancer, à l'adresse des jeunes diplômés qui hésiteraient à s'engager : « Votre jeunesse est une compétence ! »

Car le bénévolat, c'est aussi l'occasion d'afficher une première expérience sur un CV et de résister aux diktats âgistes de recruteurs mal avisés. ■

Brigitte Martin

Trop jeunes, trop vieux, ils résistent au diktat de l'âge



Je m'appelle Antoine, j'ai vingt-sept ans et je suis informaticien. Je rends des services à droite à gauche depuis longtemps mais, depuis un an, je fais du bénévolat par l'intermédiaire d'une association. Je trouve très intéressant de partager mes compétences avec des personnes dans le besoin, qu'il s'agisse de jeunes entrepreneurs qui n'ont pas les moyens de payer un professionnel ou de particuliers, souvent âgés, en difficulté avec le support informatique. Il y a beaucoup à apprendre avec le bénévolat. Je suis développeur dans une start-up, mais les contraintes imposées par le bénévolat m'obligent à réfléchir différemment, à inventer de nouvelles solutions. Je tire des bénéfices de mon activité bénévole dans l'apprentissage, la pédagogie, la dimension sociale. J'aime aider et j'apprends en aidant les autres. Je consacre en moyenne cinq heures par semaine au bénévolat. Quand on est passionné, on trouve toujours le temps. Certains de mes amis s'étonnent que je travaille pour rien. Mais il n'y a pas que l'argent qui compte ! D'autres me demandent si je n'ai pas autre chose à faire à mon âge. Mais le bénévolat n'est pas réservé aux retraités. On apprend toute la vie.

Antoine, Montpellier.



Quand un étudiant m'a demandé pourquoi je n'arrêtais pas, je lui ai répondu que la vraie question était plutôt de savoir... pourquoi j'arrêtera. Je suis médecin psychiatre, retraité des hôpitaux publics. J'ai été contraint de partir, parce que l'âge limite dans le public était fixé à soixante-huit ans, puis j'ai poursuivi ma carrière dans une clinique privée. Je n'allais quand même pas m'arrêter de vivre pour une simple question administrative ! Est-ce que quelqu'un aurait osé dire à Picasso : « Écoute, t'as soixante-huit ans maintenant, il faut que t'arrêtes de peindre » ? Je ne suis pas Picasso, mais le principe de créativité reste le même ! Oui, c'est vrai, il y a une vie en dehors du travail, et beaucoup l'apprécient. Mais si l'on continue de se régaler au travail, même s'il est exigeant ? Et si on continue de vous solliciter ? J'apporte toujours quelque chose. Mon intelligence de la vie progresse encore, j'en suis moi-même surpris ; et même plus qu'avant, parce que je suis davantage disponible, je ne suis plus chef de rien. Je continue d'apprendre et de transmettre. J'ai malgré tout dit à mes collègues : « Si je commence à déconner, dites-le-moi. » Mon projet de retraite, c'était de jouer au golf et de rejoindre Médecins du monde. Je ne joue pas au golf. Je ne suis pas bénévole. J'ai soixante-dix-sept ans et je travaille. Un mi-temps dans le privé, comme salarié, mais aussi des formations, des colloques, de l'enseignement... Et j'ai encore le temps d'être grand-père, avec beaucoup de plaisir. Ce n'est pas que j'ai du mal à quitter, c'est que je n'ai aucune raison d'arrêter. La santé suit, heureusement, avec le vieillissement. Quelquefois, les gens me disent : « Allez, courage. » Mais s'il fallait que je me pousse pour aller au travail, je n'irais plus !

Jean, Lyon.



D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours eu à cœur d'aider les autres. J'ai fait des études de psychologie, mais c'est dans les services des ressources humaines de grandes entreprises que j'ai fait carrière. J'ai mis en place des modules de formation, pour que chacun puisse avancer sur le plan professionnel. J'ai pris ma retraite à soixante ans mais j'ai encore travaillé trois ans, après quoi je me suis inscrite sur Viadeo pour faire profiter de mon expérience professionnelle les personnes en recherche d'emploi ou en évolution de carrière. On m'a alors contactée et proposé de participer à l'ouverture d'une antenne, à Toulouse, destinée à mettre en relation des bénévoles et des associations. Repérer les besoins de compétences, rechercher une personne dont le profil correspond à la demande, aider ensuite cette personne à valoriser son expérience, c'est tout à fait ce que je faisais lorsque j'étais en activité et j'ai continué de le faire bénévolement. J'ai soixante-treize ans et je reste engagée. Je ne me sens pas le droit d'arrêter. Je me dis parfois qu'il faudrait que je pense un peu à moi, mais aider, soutenir, encourager, c'est mon plaisir. La relation, le contact direct, c'est très important pour moi. Je travaille aussi bien avec des jeunes qu'avec des personnes plus âgées, j'aime transmettre mon savoir. Je m'entends bien avec ceux qui partagent ma philosophie, quel que soit leur âge. Personne ne m'a jamais fait de remarque sur le mien. Il n'y a pas d'âge pour partager ce que l'on a reçu.

Claudine, Toulouse.



L'évaluation de la minorité des mineurs non accompagnés est marquée par de nombreux dysfonctionnements.

L'âge : un critère vital pour les « jeunes en danger »

Beaucoup d'adolescents étrangers arrivent à Pau, comme dans toutes les villes de France. Surtout du Mali, de Gambie, de Côte d'Ivoire, de Guinée...

Ils sont partis par l'Atlantique, oui, dans une de ces petites barcasses, sans assez d'essence pour arriver sains et saufs. Ils ont été sauvés en mer et expédiés vers un camp de la Croix-Rouge aux Canaries, puis en Espagne. Ils ne parlent que français, aussi se disent-ils majeurs pour qu'on les laisse filer en France. Mauvaise idée, puisque tout se sait dans l'Espace Schengen.

À Pau, un lieu associatif, le Phare, leur propose, en semaine, un petit-déjeuner. On les envoie chez une avocate et à la gendarmerie pour qu'ils s'y déclarent mineurs.

Le service départemental de l'Aide sociale à l'enfance (ASE) refuse presque toujours à ces adolescents le statut de mineur, soit parce qu'ils n'ont pas de papiers, soit, s'ils en ont, parce que ces papiers sont estimés faux¹.

On constate, à Pau comme ailleurs en France, que la plupart sont considérés comme majeurs, malgré des papiers d'identité prouvant leur âge.

La Cimade de Pau avait décidé, dans un premier temps, d'aider ces enfants migrants à faire faire de nouveaux papiers. Mais ceux-là aussi sont presque toujours contestés par les juges ou la préfecture. De renvoi en délibéré en renvoi en délibéré, le temps passe et ces adolescents finissent par devenir majeurs.

“
L'ASE refuse presque toujours à ces adolescents le statut de mineur.
”

L'un d'entre eux avait un bon dossier scolaire et une promesse d'embauche en contrat d'apprentissage. Il devenait majeur le 28 août ; il pensait pouvoir respirer après tous ces embrouillaminis administratifs. Il n'aura eu le temps de rien :

le 15 septembre, alors qu'il rentrait du consulat du Mali avec, enfin, une carte d'identité, la police aux frontières l'a interpellé et envoyé en centre de rétention administrative, en vue de son

expulsion. La préfecture a refusé de reconnaître sa nouvelle carte.

Le cadre légal prévoit des modalités précises d'évaluation par des équipes multidisciplinaires (éducateur, travailleurs sociaux, médecin...) de la minorité d'un enfant. C'est tout à fait crucial pour déterminer s'il peut ou non bénéficier de l'accueil prévu par la loi (hébergement, scolarisation, suivi social).

Récemment, un enfant que la Cimade de Pau accompagne et connaît bien, particulièrement timide, a été jugé majeur par la personne (seule) qui l'interrogeait : elle l'avait trouvé « dominateur »...

Même si l'évaluation confirme la minorité de l'enfant, il est souvent renvoyé, tout seul, dans un hôtel, ou même à la rue (le 115 n'a pas le droit d'accueillir un mineur), et doit attendre, parfois des semaines, que l'ASE s'occupe de lui ou... qu'il devienne majeur². La Cimade de Pau assure un accompagnement administratif et juridique, mais elle coopère aussi, bien sûr, avec d'autres associations pour l'accueil dans un réseau de familles, le suivi médical, la scolarisation³.

Depuis deux ans, parmi les vingt-quatre enfants qu'elle a accueillis et accompagnés, cinq ont été reconnus mineurs. Quinze sont actuellement en attente de leur accueil. Il en arrive de nouveaux tous les jours.

L'âge est une donnée cruciale pour l'accueil de ces enfants migrants. La veille de ses dix-huit ans, un enfant doit être pris en charge par la France. Le lendemain, il est rejeté sans égard. L'injustice est criante. Nos administrations jouent un peu trop facilement avec les lois : sous prétexte d'économies, elles laissent démunis et sans protection les enfants solitaires. ■

Marion Rouillard,
bénévole à La Cimade.

¹ <https://www.lacimade.org/nos-actions/mineurs-isoles/>

² <https://www.lacimade.org/29-propositions-en-fants-en-danger/>

³ <https://www.lavie.fr/actualite/solidarite/les-midis-du-mie-mettent-a-labri-les-mineurs-isoles-etran-gers-2296.php>

Réanimation : l'âge n'est pas un facteur limitant d'admission

C'était il y a quelques années. Une de mes dernières gardes dans le service dont j'avais la charge. Trois heures du matin, un coup de téléphone des urgences pour proposer un malade. Quatre-vingts ans, Alzheimer, pneumonie. Il restait un seul lit dans le service. La tentation était grande de répondre par la négative. J'ai malgré tout décidé d'aller aux urgences pour voir le malade.

Il avait, certes, quatre-vingts ans, une belle pneumonie avec près de 40° C de fièvre et des signes d'atteinte respiratoire... mais, malgré son état, il était en mesure de dire son âge, son adresse, le numéro de son téléphone portable.

Je l'ai admis dans le service, ai mis rapidement en place une hydratation, un traitement antibiotique, de l'oxygène à fort débit. Quarante-huit heures plus tard, la situation s'était amendée, il était transféré dans le service de médecine gériatrique.

L'indication de séjour en réanimation était certes limite mais l'admission de cet homme a permis une prise en soins rapide et intensive. Il aurait pu rester plusieurs heures sur un brancard des urgences dans l'attente d'un lit d'hospitalisation, en raison d'une « étiquette » liée à son âge et à un diagnostic incertain d'affection neurologique.

“

Il aurait pu rester plusieurs heures sur un brancard des urgences...

”

La pandémie de la Covid a fait ressortir le problème de l'âge. Les trois quarts des décès surviennent chez les personnes de plus de soixante-quinze ans. La première vague a surpris tout

le monde et désorganisé le système de santé. Avec l'application rigide de la « distanciation sociale » – un oxymore ! – les personnes âgées isolées ou en Ehpad ont pâti de la situation, malgré le dévouement remarquable des personnels. La deuxième vague a été marquée par

une bonne anticipation des situations (le bénéfice de l'expérience), une meilleure connaissance de la maladie et des modalités de prise en charge.

Les conférences de consensus s'accordent pour affirmer que l'âge n'est pas un facteur limitant d'admission en réanimation. Dans l'urgence, ce peut



être cependant le cas lorsqu'il n'y a eu ni anticipation des situations, ni réflexion des équipes, ni relation personnelle avec le patient. « Dès que le visage d'autrui apparaît, il m'oblige », nous rappelle Lévinas. Il m'oblige à penser, à agir autrement et à aller au-delà de mes certitudes affichées. ■

Olivier Jonquet,

professeur émérite de médecine intensive-réanimation, université de Montpellier.

Oui, je m'abonne à Proteste

Abonnement Individuel

☐ 1 Abonnement annuel (4 numéros) 35 €

Abonnement Adhérents

☐ 1 Abonnement annuel (4 numéros) 28 €

☐ à partir de 2 abonnements, 15 € par abonnement..... x 15€ = €

☐ à partir de 5 abonnements, 10 € par abonnement..... x 10€ = €

Coordonnées de l'abonné(e) :

Organisme (et fonction) :

Nom - Prénom :

Adresse :

Téléphone : E-Mail :

À envoyer, avec votre chèque (à l'ordre de la FEP), à FEP Grand Est, Proteste, 6, rue Sainte-Élisabeth, BP20012, 67085 Strasbourg
Multi-abonnements : merci de renseigner, sur papier libre, les noms, prénoms et adresses des différents abonnés.

Vie de la fédération



Table ronde lors des Assises des entraides, animée par Philippe Versaille, avec Valérie Rodriguez, Marie Orcel et Aurélie El Hassak-Marzorati.

« On ne ressort pas d'une rencontre comme on y est entré¹ ! »

Nous les attendions depuis deux ans ! Nous les souhaitions actives, joyeuses et enrichissantes ; elles l'ont été ! Placées sous le signe de l'Alterophilie et marquées par la joie de nous retrouver, les 4^e Assises nationales des entraides protestantes se sont déroulées les 24 et 25 septembre à Paris.

Emmanuelle Seyboldt² a ouvert les Assises en affirmant qu'« entre l'autre et moi, le fil qui coud délicatement la relation, c'est la parole ». Et la parole a circulé librement au cours de ces deux journées.

1 Jean Furtos, psychiatre des hôpitaux honoraire.

2 Emmanuelle Seyboldt, présidente de l'Église protestante unie de France.

J'ai toujours participé aux rassemblements de la FEP avec un réel plaisir. Chaque fois, je repars avec de nombreux fruits pour me nourrir, que je partage sur le terrain. J'ai découvert, cette année, une belle dynamique, de nouveaux visages, des jeunes professionnels témoignant de leur travail. J'ai été émue par les trésors d'inventivité déployés pendant la pandémie et, puisque notre ancrage protestant est remis à l'honneur, j'ose dire : Alléluia ! Tout était bien pensé, bien organisé, bravo et merci pour ce temps salutaire. On repart enthousiaste et confiant en un avenir renouvelé.

Françoise Raillard, Le Mans.

Parole porteuse de sens de Jean Furtos en réponse à cette question : « Quelle relation avec mon prochain en situation de précarité ? » Le psychiatre, passionnant, a défini la « bonne précarité » comme un besoin des autres dans la réciprocité, conjugué avec solidarité et fraternité, source d'une triple confiance : en soi, en l'autre et en l'avenir. La mauvaise précarité, avoir peu et avoir peur de perdre, entraîne, elle, un effondrement de cette triple confiance et l'apparition du syndrome d'auto-exclusion. Celui qui a peur s'exclut pour ne pas souffrir.

Parole échangée pour s'interroger, en ateliers, sur la rencontre avec l'autre qui frappe à notre porte et évoquer l'engagement, ses limites et celles de l'accompagnement.

Parole donnée, lors d'une table ronde, à trois femmes engagées sur le terrain³, qui ont témoigné de l'impact de la pandémie sur le lien social, dans un souci constant de garder une connexion avec le plus grand nombre. Les mots mobilisation, solidarité, générosité, inventivité, engagement, nouvelles capacités d'organisation, reconnaissance... ont scandé une traversée certes difficile mais qui a révélé de précieuses ressources.

Parole libre qui circule quand Isabelle Richard, présidente de la FEP, nous interpelle : « La quête de sens est plus forte que jamais. Il y a une soif et il est

important de dire qui nous sommes, ce que nous faisons, et au nom de qui nous agissons. L'Église n'est jamais autant à sa place que lorsqu'elle se rend présente auprès des plus petits, et c'est grâce à vous qu'elle peut le vivre ! »

Parole essentielle avec Pierre-Olivier Dolino : Qui est mon prochain ? Qui est cet autre à aimer ? Suis-je le gardien de mon frère ? Comment vivre avec lui ? « Si la parole circule, même avec hésitation, même avec animosité, même avec colère, quelque chose est encore possible. Si la parole est confisquée, empêchée, la relation est coupée². » Préservons la parole et animés d'un souffle qui nourrit le sens de nos actions, poursuivons notre engagement. Ces Assises l'ont montré : tout est possible ! ■

Laure Miquel,
déléguée régionale FEP Grand Ouest.

Ah le temps... nous courons après. Mais le grand temps, c'est quoi, monsieur Furtos ? Est-ce que ces Assises n'en étaient pas la parfaite illustration ? Un temps à part. Un temps hors du temps. Temps des rencontres et des retrouvailles, temps du partage, temps pour penser. Temps joyeux et spirituel, ancré dans la foi, celle du Christ qui nous rejoint à chaque instant. Merci pour ce temps fort. Nous voilà reboostés !

Aurore Koning, Marseille.

3 Aurélie El Hassak-Marzorati, directrice générale du CASP, Marie Orcel, secrétaire générale de l'APA et Valérie Rodriguez, directrice de la Miss Pop de Trappes.

Vie

de la fédération

Voici la cuisine de mes pays : bien plus qu'un livre de recettes

La FEP Grand Est a édité un livre de recettes interculturelles¹, dans le cadre de son action pour l'accueil des réfugiés. Recettes, histoires de vie et photographies se succèdent joliment au fil des pages.

Nous avons ouvert ensemble les portes de nos cuisines, persuadés que la rencontre autour d'une table contribue à déconstruire les préjugés. Venus d'Afghanistan, de Syrie, de Géorgie ou d'ailleurs, nos hôtes nous ont confié leurs recettes mais aussi leurs souvenirs. Deux personnes, deux cultures, et nous avons présenté deux recettes qui se font écho – l'une d'ici, l'autre d'ailleurs – avec des portraits et des plats mis en scène par la photographe Jacqueline Trichard. Au cours du repas, les convives ont raconté leurs histoires d'accueillant et d'accueilli, en présence d'un témoin local (adjointe au maire, sportif professionnel, journaliste...).

L'engagement de la Fédération de l'Entraide Protestante Grand Est, aux côtés de bénévoles désireux de venir en aide à des personnes fuyant les conflits armés en Syrie et en Irak, a démarré en 2014. La mise en place du protocole des Couloirs humanitaires, en 2017, a permis à des familles syriennes, irakiennes ou palestiniennes, réfugiées dans des camps au Liban, de rejoindre la France et des lieux d'accueil citoyen. Au fil des mises en appétit que suscite inmanquablement cet ouvrage, chacun découvre comment des citoyens, bénévoles, paroissiens, mettent en œuvre la solidarité et la fraternité, au service de personnes réfugiées en

quête de repères dans leur nouvelle terre d'accueil.

Notre souhait est que nos lecteurs se lancent avec audace dans la réalisation de ces recettes interculturelles mais, plus encore, qu'ils découvrent l'infinie richesse de l'hospitalité et la joie d'accueillir à leur table tous ceux qui, d'une autre culture, ont tant à nous apprendre. ■

Damaris Hege,
déléguée régionale FEP Grand Est.

En Syrie, j'habitais la banlieue de Damas. J'étais journaliste pour un journal des Émirats. Mais, depuis la guerre en Syrie, je n'ai plus envie d'écrire. Je préfère m'intéresser à la cuisine et montrer ma culture à travers mon assiette.

Ramia, Haguenau.

Quelle excellente initiative ! Telle a été ma première réaction lorsque Damaris Hege m'a fait découvrir le projet de ce livre de recettes interculturelles. Manger est une activité relationnelle, culturelle et spirituelle. La vocation du repas, c'est de mettre en relation des personnes autour d'une table, de transmettre des éléments culturels, et d'élever l'esprit.

Frédéric Rognon
(auteur du texte introductif),
professeur à l'université de théologie protestante de Strasbourg.



Accueillir, c'est apprendre à communiquer au-delà des mots, à travers des actions simples comme faire une recette de cuisine ensemble, mélanger nos cultures, nos techniques, les mettre en résonance et les partager avec des personnes très dignes.

Jean-Michel, Mutzig.

Le sens de l'accueil et de l'hospitalité est une vraie philosophie de vie. La foi est souvent le marqueur d'un engagement très fort et le pourvoyeur de l'énergie nécessaire pour se lancer dans l'action avec générosité et humanité. La responsabilité des bénévoles est de mettre en place un contexte favorable pour l'intégration, comme ces rencontres culinaires.

Cécile Clement,
assistante de service social,
chargée du suivi de l'accueil des
réfugiés à la FEP Grand Est.

¹ Voici la cuisine de mes pays – Rencontres et recettes, 15 €, livre de recettes édité par la FEP Grand Est avec le soutien de l'ACO, de la Ville de Strasbourg et de la DIAIR. Commandes sur grandest@fep.asso.fr ou au 06 27 11 83 10.

Vie

de la fédération en région

Un restaurant social à Nîmes



Une cheffe et une
aide-cuisinière
dans la cuisine de
Su Casa.

L'Association Protestante d'Assistance propose, à Nîmes, de l'aide alimentaire, des soins médicaux en partenariat avec la Croix-Rouge française du Gard, un vestiaire solidaire, des cours de français, du soutien scolaire, des visites aux personnes âgées isolées... Elle accueille cinq mille personnes en moyenne par an, dont près de deux mille enfants.

L'APA a été sollicitée au mois de mars, parmi d'autres associations nîmoises, par le pôle exclusion de la Croix-Rouge pour répondre à un appel à projet dans le cadre de France Relance¹. L'heure était à créer un tiers-lieu alimentaire à destination des personnes en situation de précarité hébergées dans les hôtels du centre-ville.

Nous avons immédiatement été favorables au projet. Les personnes hébergées à l'hôtel mangent froid, nous allons leur proposer un repas de qualité, chaud, à table, avec de vrais couverts, comme à la maison. Deux services de quarante couverts, sept jours sur sept, tous les midis, dans un espace de sociabilité, l'alternative était très intéressante.

Le restaurant nîmois a fait partie des soixante-huit projets sélectionnés

par l'État. Le Su Casa, qui signifie « ta maison », a ouvert ses portes le 27 septembre avec une cheffe de cuisine et une aide-cuisinière salariées et une vingtaine de bénévoles de l'APA et de la Croix-Rouge.

Une équipe de bénévoles est à pied d'œuvre chaque matin dès 8 heures pour récupérer des denrées à la banque alimentaire du Gard. Une autre est affectée à l'épluchage et la préparation des repas avec la cheffe. D'autres dressent les tables, accueillent les bénéficiaires, servent. D'autres encore rangent la salle ou livrent les repas aux familles qui ne peuvent se déplacer.

Les personnes qui viennent déjeuner à midi ont également la possibilité d'emporter des boîtes contenant un repas pour le soir. Nous ne couvrons pas tous les besoins car plus de deux cent cinquante personnes sont hébergées à Nîmes dans les hôtels par le 115. C'est la Croix-Rouge qui cerne le profil des bénéficiaires. Quelques-uns préfèrent les maraudes et les distributions alimentaires classiques.

Pendant la crise sanitaire, les associations nîmoises se sont rapprochées. Nous avons travaillé dans un partenariat étroit et la solidarité a été très forte. Nous avons des valeurs communes. Ce restaurant social est un bel exemple, extrêmement riche, de collaboration

entre les associations. Pour les bénévoles, voir comment les autres fonctionnent est très important ; on apprend beaucoup de nos pratiques respectives. ■

Marie Orcel,
secrétaire générale de l'APA.

Les mots des bénévoles

*C'est émouvant d'accueillir
ces personnes comme à la
maison en leur servant
de belles assiettes.
Et en plus c'est très bon !*

*Entrée, plat, fromage, dessert,
café, c'est comme au
restaurant mais c'est gratuit
et les gens repartent avec leur
repas du soir à réchauffer.*

*On donne aussi les
goûters pour les petits,
ils repartent tout
contents.*

¹ France Relance est un plan de relance économique mis en place par le gouvernement pour contrer la crise consécutive à la pandémie.

culture



à lire

Une foi, des arguments – Apologétique pour tous Alain Nisus et Lydia Jaeger, éditions Maison de la Bible

Ce pavé de neuf cent quatre-vingts pages a été rédigé par une vingtaine d'auteurs francophones, sous la direction de Lydia Jaeger (professeure et directrice des études à l'Institut biblique de Nogent) et Alain Nisus (pasteur et professeur à la Faculté libre de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine).

Qu'est-ce que l'apologétique ? C'est une partie de la théologie qui consiste à fournir des arguments en faveur de la foi ou à défendre la foi chrétienne contre des objections ou critiques qui émergent le plus souvent dans le dialogue entre croyants et non-croyants.

Les maîtres mots des auteurs sont plausibilité, crédibilité, mais aussi cohérence et pertinence.

Les thèmes abordés, très variés, se déclinent autour de questions d'ordre philosophique, biblique, existentiel, scientifique et ayant trait aux autres religions. L'ouvrage aborde, par exemple, la fiabilité de la Bible et sa transmission, la colère de Dieu, l'esclavage et la Bible, le mal et la souffrance, la cosmologie et la foi chrétienne, l'aspect culpabilisant du christianisme...

Les deux premières parties, très riches, présentent les différentes approches théologiques et les arguments théistes en faveur de l'existence de Dieu. Chaque chapitre étant indépendant, le lecteur peut accéder directement à la question qui l'intéresse grâce à une table des matières et un index très détaillés. À noter des rubriques



qui rendent le texte agréable à lire et digeste : encarts FAQ, gros plans, perspectives historiques ou citations de penseurs.

Une encyclopédie très pédagogique qui conviendra à tous ceux qui veulent conforter leur croyance et affirmer une foi décomplexée. ■

Christelle Poujol

Librairie 7ici
48, rue de Lille
75007 Paris



à lire

Les Grandissants Marion Muller-Colard, éditions Labor et Fides

Voici le dernier court essai de quatre-vingt-huit pages de Marion Muller-Colard sur l'adolescence. Les « grandissants » ne sont pas encore des adultes mais ne sont plus des enfants.

L'autrice utilise la parabole du fils prodigue comme fil conducteur de ses réflexions¹. Mais elle ne s'intéresse pas aux interprétations spirituelles. Elle s'attache simplement à la situation décrite. Elle lit de façon littérale le récit qu'elle traduit elle-même du grec : « *Un homme avait deux fils. Le plus jeune d'entre eux dit à son père : "Mon père, donne-moi la part de subsistance [ousia] me revenant." Et il partagea avec eux le moyen de vivre [bios]...* »

Les lecteurs sont troublés à la fois par la demande du fils cadet (sa *ousia*, un mot très difficile à traduire tant le concept touche au registre de l'avoir et de l'être) et par la réponse du père (le *bios*, qui a trait à la responsabilité de sa propre vie). Derrière l'histoire biblique surgissent les grandissants, avec leurs certitudes et leurs demandes si délicates à interpréter, les questions de transmission, les nécessaires séparations, l'attitude des parents...

Le fils va dilapider sa part de subsistance hors de la vue du père. De cette immodération on ne sait rien, si ce n'est qu'elle aboutit à placer le cadet au rang des porcs. L'espace est immense dans lequel les grandissants peuvent se perdre et Marion Muller-Colard nous invite à méditer sur la confiance du père, les traversées difficiles de l'adolescence :

la vie ne se gagne que si l'on accepte de la perdre...

Les allusions à son expérience familiale rendent concrets les propos de l'autrice. Les références à ceux qui l'ont nourrie pour cet essai sont nombreuses. Un livre à lire pour sa profondeur et son optimisme. Et pour les talents d'écriture bien connus de l'écrivaine. ■



Brigitte Évrard

Librairie 7ici
48, rue de Lille
75007 Paris

¹ Évangile de Luc 15.11-31.



Portrait

Margaux Chouraqui,
auteure et réalisatrice

Elle est née dans une grande famille du cinéma français, mais n'a jamais rêvé d'être une star. Toute petite déjà, Margaux Chouraqui voulait filmer « *des vraies gens* » et porter le documentaire au cinéma ! Rien que ça !

Quand point l'adolescence, Margaux Chouraqui veut se démarquer. L'atavisme n'est pas une fatalité. Après son bac, direction le King's College of London pour étudier les affaires européennes. De retour en France, c'est sur les bancs de Sciences-Po Paris qu'elle s'initie aux relations internationales. La jeune étudiante est passionnée, elle découvre des clefs précieuses d'analyse pour « *poser un regard le plus objectif possible sur le monde* ». Reste qu'il faut bien un jour trimer. Trois carrières s'offrent à elle : la diplomatie, la recherche ou le journalisme. C'est la troisième option que Margaux choisit. Pour qui veut exercer sa passion au quotidien, c'est le meilleur pari.

Un premier stage à Delhi la marque. Un baptême du feu avec Mère Teresa. Margaux a vingt-quatre ans, elle est touchée par la dévotion des sœurs missionnaires et résolue à donner, elle aussi, la parole aux laissés-pour-compte. La jeune femme, qui s'est fait baptiser à l'âge de quinze ans, se reconnaît dans les valeurs de l'Église catholique. Pendant quatre ans, Margaux fait des piges pour France 24, M6, Canal +, puis elle rejoint l'équipe de « C dans l'air » sur France 5. En Ukraine, en Crimée, en Iran... la journaliste se délecte : « *J'ai vu l'histoire se dérouler sous mes yeux !* »

Mais, quatre ans plus tard, elle est frustrée. Elle a l'impression de tout survoler, et de manquer d'égards pour ceux qu'elle rencontre. « *J'ai beaucoup couvert la crise migratoire. À Catane, en Italie, je guettais l'arrivée du navire et je "sautais" sur les gens pour obtenir une interview ; je n'avais pas d'autre choix, mes conditions de travail étaient très contraignantes.* »

Les attentats de Charlie Hebdo achèvent de la convaincre. Elle est en salle de montage quand les tragiques événements se produisent. Lorsque son chef exige qu'elle publie la vidéo du meurtre d'un policier, elle est choquée. L'image est figée avant la détonation mais Margaux s'interroge. « *Dans cette frénésie, j'ai compris que je devenais la courroie de transmission de la propagande djihadiste.* »

Margaux a enregistré toutes les vidéos de l'État islamique avant qu'elles ne soient retirées des réseaux. La Maison des sciences de l'Homme lui propose de rédiger un rapport. Épaulée par un ancien prof de Sciences-Po, elle fonce. Margaux décrypte les vidéos, déconstruit les messages de Daech... Le travail est intense, et très éprouvant. Elle en perd le sommeil. Le rapport est publié¹ en décembre 2017. Margaux écrit un essai en suivant².

1 *La Propagande francophone de Daech : la mythologie du combattant heureux*, Fondation Maison des sciences de l'Homme, Observatoire des radicalisations.

2 *La Mythologie Daech. Nos failles font sa force*, Observatoire des radicalisations, mars 2018.

Dans le même temps, elle travaille sur son premier film et remonte la route des Balkans. *Exilés* donne la parole à ceux qui font face à l'afflux de réfugiés, et les confronte à leur propre histoire. Des jumelles et quelques mois plus tard, la jeune maman sillonne la France et la Belgique pour accompagner les débats que suscitent immanquablement les projections³.

“
Pour comprendre
notre présent, il
est impératif de
connaître notre
passé.
”

En septembre 2021, Margaux Chouraqui lance « Les Temps Qui Courent » sur les réseaux sociaux⁴. Son ambition ? Raconter « *ces histoires qui font l'Histoire* », interroger la genèse des événements.

Pour comprendre notre présent, il est impératif de connaître notre passé. Une initiative singulière pour lire la crise migratoire autrement et toucher (aussi) les jeunes, pas toujours enclins à ouvrir un bouquin. « *Il faut répondre à leur demande de consommation, on s'identifie plus facilement à un témoin véridique.* »

Margaux propose de courts entretiens filmés, des témoignages de vies marquées par l'Histoire. Une quinzaine d'entretiens sont déjà en ligne, soigneusement consignés dans trois séries : « 20 ans en... », « Vocation » et « Voyages héroïques ». Tous sont à visée clairement mémorielle. Et sont éminemment pédagogiques. ■

Brigitte Martin

3 Pour programmer une projection du film *Exilés*, lestempsquicourent.media@gmail.com

4 www.lestempsquicourent.fr